

Bibliothèque Politique et Economique

GASTON RAPHAËL

WALTHER RATHENAU

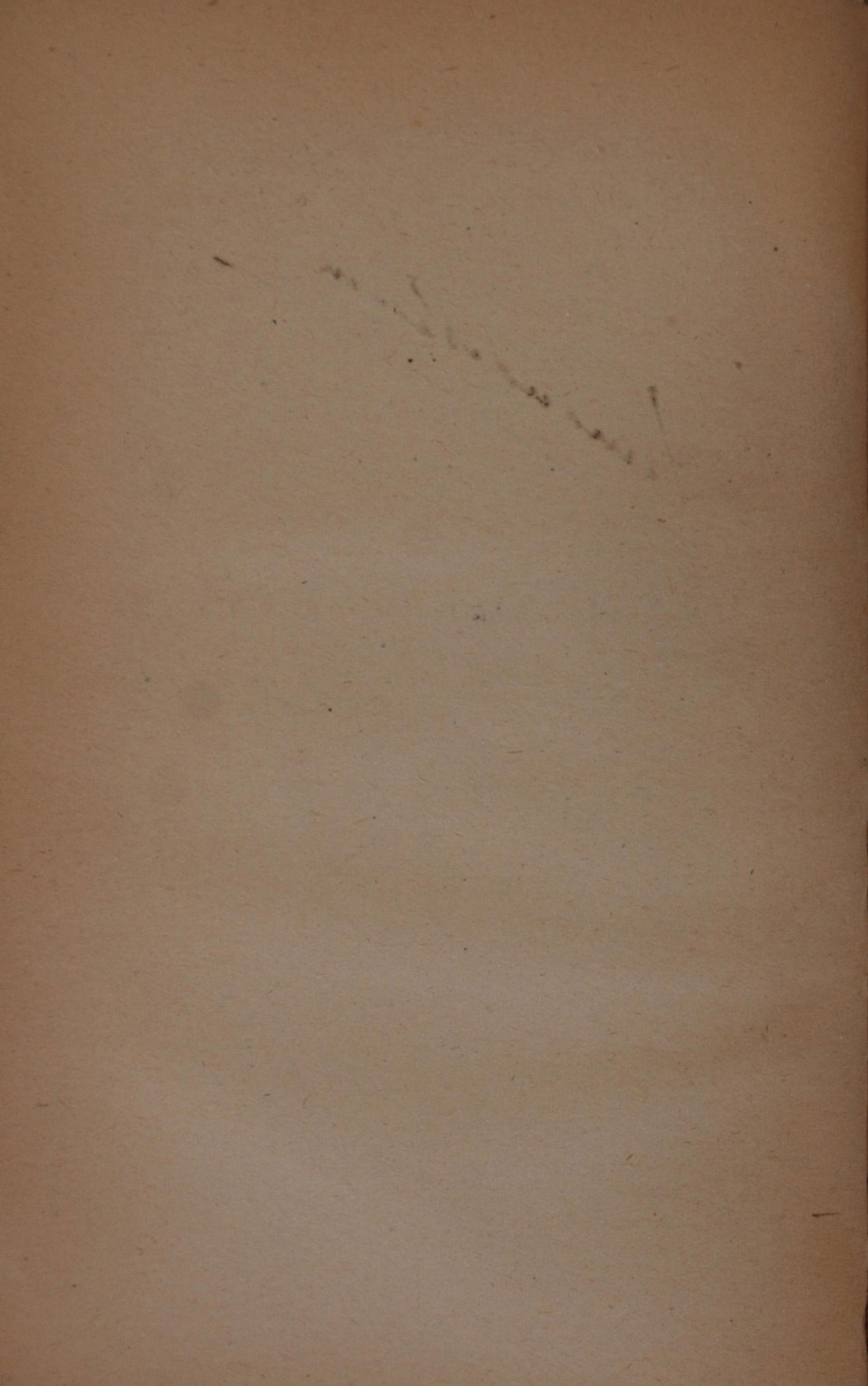
SES IDÉES ET SES PROJETS
D'ORGANISATION ÉCONOMIQUE



PAYOT & C^{ie}, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919

Fernando Pessoa



WALTHER RATHENAU

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright, 1919, by Payot et C^{ie}

GASTON RAPHAËL

WALTHER RATHENAU

SES IDÉES ET SES PROJETS
D'ORGANISATION ÉCONOMIQUE



PAYOT & C^{IE}, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-propos	7
Chapitre I. — L'INDUSTRIEL IDÉALISTE	13
— II. — LA « MÉCANISATION ».	63
— III. — LE ROYAUME DE L'ÂME	96
— IV. — LA RÉNOVATION ÉCONOMIQUE.	125
— V. — LE NOUVEAU RÉGIME ÉCONOMIQUE.	156
— VI. — LA RÉNOVATION MORALE	194
— VII. — LA RÉNOVATION POLITIQUE	214
Conclusion	258

AVANT-PROPOS

Walther Rathenau n'est pas un inconnu pour le public français. On sait qu'il est un des plus grands industriels de l'Allemagne et qu'il a joué, pendant la guerre, un rôle considérable. On sait aussi qu'il a publié de nombreux écrits sur les questions économiques. Ses opinions ne manquent pas d'être signalées par nos revues ou nos journaux, et déjà plus d'un ouvrage a mentionné et discuté ses théories¹.

La surprise n'en sera peut-être pas moins vive que paraisse, dès maintenant, une étude sur cette personnalité allemande et ses projets d'avenir. Est-ce pour nous mettre de nouveau à l'école des Allemands que nous les avons battus? Recommencerons-nous, avant même que les armes soient entièrement déposées? Pourquoi choisir cet homme sur qui pèse l'accusation d'avoir réglé l'effroyable pillage de la Belgique et du Nord de la France? Et pourquoi mêler le capitalisme prussien, qu'il a la réputation de si bien

1. Voir, notamment, plusieurs chapitres de l'ouvrage si solide et si utile, de M. Antoine de Tarlé: *La Préparation de la lutte économique par l'Allemagne* (Payot, Paris, 1919) 1 vol. de la BIBLIOTHÈQUE POLITIQUE ET ECONOMIQUE.

représenter, à nos querelles économiques déjà si âpres?

Voici les raisons qui nous ont décidé à entreprendre néanmoins ce travail.

L'Allemagne est vaincue, et elle a perdu désormais sa situation prépondérante dans le monde : on ne saurait assez s'en féliciter. Mais on ne peut oublier son essor antérieur, qu'elle devait à des qualités qui n'ont pu disparaître en un jour. Elle sera amoindrie, mais non supprimée. Les efforts les plus ardents de 60 millions d'habitants tendront à lui rendre une partie au moins de sa prospérité passée : les élections, les débats de l'Assemblée nationale de Weimar, la lutte contre les fauteurs de désordres, la mauvaise volonté particulière à exécuter les clauses économiques de l'armistice, prouvent amplement que ce peuple désire, par dessus tout, reprendre son activité industrielle et commerciale. Que nous le voulions ou non, nous retrouverons en face de nous ce concurrent redoutable. Il ne s'agit pas de s'extasier sur sa vitalité et ses méthodes, ni de vouloir les copier à tout prix, mais il importe grandement que nous sachions que l'Allemagne, dès aujourd'hui, prépare l'après-guerre, avec le même soin et la même ambition qu'elle avait préparé la guerre¹. Il y va de notre avenir de nous en rendre compte sans tarder.

1. Un économiste allemand, S. Herzog, a publié sur cette question un ouvrage au titre significatif : *Le plan de guerre com-*

A l'égard des exactions et autres menées allemandes, nulle hésitation n'est possible : nous partageons l'indignation et l'horreur qu'elles soulèvent dans toutes les consciences. Un tribunal, institué par le traité de paix, aura peut-être à juger un Walther Rathenau, à le condamner, ou à reconnaître le bien-fondé de la défense qu'il a commencé de présenter. Pour nous, loin de vouloir glisser sur ses agissements, nous les signalerons à plusieurs reprises. S'ils sont faits pour étouffer la sympathie, ils invitent aussi à étudier un tel adversaire, et à le regarder d'autant plus franchement en face, qu'on doit le tenir pour plus dangereux.

D'un autre côté, la conduite de Walther Rathenau ne doit pas détourner de l'examen de ses théories. On mettrait malaisément en doute sa compétence personnelle. Celui qui parle de réorganisation sociale est, à la fois, le directeur d'entreprises industrielles qui comptent parmi les plus importantes de l'Allemagne et du monde entier, et un homme qui sait observer les choses et les gens, réfléchir, porter ses regards au delà de la vie industrielle journalière, et envisager les questions matérielles d'un point de vue philosophique. Son œuvre, fort étendue, est déjà ancienne. Il n'a pas attendu les embarras anor-

mercial de l'Allemagne, ouvrage qui a été traduit en français et accompagné d'une préface par M. A. de Tarlé (Payot, Paris, 1919) 1 vol. in-16 de la BIBLIOTHÈQUE POLITIQUE ET ECONOMIQUE.

maux, suscités par la guerre, pour essayer d'apporter, à son tour, une solution aux grands problèmes sociaux. Ses principaux ouvrages avaient été conçus, publiés ou écrits avant 1914¹. La valeur de ses projets de réforme dépasse de beaucoup celle d'expédients suggérés, au jour le jour, par les circonstances. Ayant été élaborés par un homme de métier et un penseur, ils ont ce double caractère d'avoir une portée générale, et de ne point demeurer dans le domaine de la théorie. Que le plan de Walther Rathenau soit appliqué demain, avec ou sans modifications, il est possible qu'il contribue de façon efficace au relèvement de l'Allemagne, et lui permette à nouveau d'engager la lutte économique. Semble-t-il possible de l'ignorer?

Mais son caporalisme prussien? Eh bien! nous pouvons le lui laisser. Peu nous importe qu'il fasse ou non partie de son plan. Nous pouvons nous intéresser à ses idées sans nous astreindre à subir sa méthode. Walther Rathenau n'est pas prophète, même dans son pays: tout un parti s'y rebelle contre la dictature qu'on lui reproche de vouloir imposer, combat ardemment sa doc-

1. *Zur Kritik der Zeit* est de 1912; *Zur Mechanik des Geistes* de 1913. *Von kommenden Dingen* ne parut qu'en 1917, mais les deux premiers chapitres étaient déjà rédigés quand la guerre éclata. Walther Rathenau reprit et termina le livre en 1916. Nous exposons ses théories surtout d'après ces trois ouvrages, en ayant soin de lui laisser la parole le plus souvent et le plus fidèlement possible.

trine, et soutient que c'est par des voies opposées aux siennes que l'Allemagne doit chercher son salut. Serions-nous plus liés que les Allemands par le seul exposé de ses théories? En aucune manière. Mais nous pouvons raisonner ainsi. La guerre a rendu les difficultés sociales plus aiguës; elles exigent une solution chez nous comme chez tous les peuples civilisés. L'enjeu est assez grave pour qu'on ne veuille prendre de décisions qu'à bon escient. D'un homme de la valeur de Walther Rathenau nous sommes fondés à attendre un avis digne d'être pris en considération. Nous n'accepterons jamais son témoignage sans le discuter; mais pourquoi ne l'écouterions-nous pas, et cela avec d'autant plus d'attention que nos débats sont plus passionnés et confus?

Mars 1919.

OEUVRES DE WALTHER RATHENAU

En 1918, Walther Rathenau a fait paraître une édition de ses œuvres en cinq volumes. Elle comprend ses ouvrages principaux, et les brochures ou articles parus soit avant, soit pendant la guerre, et qu'il a jugés dignes d'y figurer. Nos citations sont faites d'après cette édition, en usant des abréviations suivantes :

- Tome I. — ZUR KRITIK DER ZEIT (K. I.)
Tome II. — ZUR MECHANIK DES GEISTES. (M. II.)
Tome III. — VON KOMMENDEN DINGEN. . . (D. III.)
Tome IV. — AUFSÄTZE. FRÜHERE SCHRIFTEN.
Tome V. — REDEN UND SCHRIFTEN AUS DER KRIEGSZEIT :
Deutschlands Rohstoffver-
sorgung (R. V.)
Probleme der Friedens-
wirtschaft (P. V.)
Eine Streitschrift vom
Glauben. (S. V.)
Vom Aktienwesen (A. V.)
Die neue Wirtschaft . . . (W.V.)

Deux brochures ont paru, en outre, postérieurement à la publication de l'édition ci-dessus. Ce sont :

- ZEITLICHES (85 pages)
AN DEUTSCHLANDS JUGEND. (127 pages)

WALTHER RATHENAU

CHAPITRE I

L'industriel idéaliste

La puissante « Société Générale d'Electricité ¹ », que dirige actuellement Walther Rathenau, a été fondée en 1883 par son père Emil Rathenau. Quelques chiffres suffiront à donner l'impression de sa prospérité vertigineuse jusqu'en 1914.

Le capital primitif s'élevait à 5 millions de marks. Par des augmentations successives, particulièrement fortes à partir de 1897, il a été porté à 189 millions en 1914. Si l'on ajoute les capitaux fournis par les obligations et autres ressources, la Société dispose de sommes supérieures à 400 millions pour ses diverses entreprises.

A l'origine l'objet de la Société était la fabrication des lampes électriques, système Edison. Elle était liée par un contrat avec la maison Siemens et Halske, qui se réservait la construc-

1. *Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft*. En abrégé, A. E. G.

tion des machines et des appareils. Dès 1884, elle s'intéressait à des exploitations de tramways électriques, et fondait des bureaux dans les grandes villes allemandes. En 1894, le contrat fut rompu et Emil Rathenau put étendre son activité à tout le domaine de l'électricité. Aujourd'hui, la Société fabrique non seulement des lampes et des appareils électriques, mais aussi des câbles, des turbines, des locomotives, des signaux de chemin de fer, des moteurs (123.162 en 1913-1914, représentant une force de 1.840.273 kilowatts), des appareils de chauffage dans ses dix grandes usines qui couvrent une superficie de plus d'un million de mètres carrés. Elle ne s'en tient pas là. Elle entreprend la construction de voies ferrées électriques en Allemagne comme dans toutes les parties du monde, et c'est elle qu'on retrouve aussi bien dans les tramways de Berlin, de Hambourg, de Jassy, que dans le Métropolitain de Berlin ou dans les chemins de fer des Diablerets, du Lötschberg, de Turin, du Borinage, du Japon ou de Pampelune. Ses différents bureaux ou filiales étaient au nombre de 47 pour l'Allemagne et de 148 pour le reste de la terre, sans parler de sa participation dans de nombreuses autres Sociétés. Dans les toutes dernières années enfin, elle a encore étendu le champ de ses fabrications : elle construit des machines à écrire, des automobiles, des moteurs pour la marine (elle a acquis de vastes chantiers maritimes en 1916), et des avions. Plus de 66.000 ouvriers et employés étaient occupés en 1914 à tous ces travaux.

Il se peut que des entreprises comme celles de

Krupp, de Thyssen, du Creusot doivent une notoriété plus répandue à la dimension des produits qu'elles fabriquent, au labeur que nécessite cette fabrication et à l'emploi auquel les produits sont destinés. L'A. E. G. semble bien néanmoins les suivre de près, sinon les distancer, par son chiffre d'affaires qui dépassait annuellement un milliard. Des milliers et des milliers de petits objets finissent par chiffrer ; les bénéfices déclarés de la Société se sont en tout cas élevés à 21.298.115 marks pour l'exercice 1914-1915, et à 27.193.409 marks pour celui de 1915-1916. Quelle que soit dans l'avenir la destinée de l'A. E. G. il est superflu d'insister sur les capacités professionnelles que pouvait et devait posséder un chef d'une maison de pareille envergure.

D'ailleurs, si l'on cherche à démêler les traits essentiels de la personnalité de Walther Rathenau et à remonter aux origines de ses théories, le développement de l'institution importe moins à connaître que le caractère propre qu'ont su lui imprimer, l'un après l'autre, Emil Rathenau et son fils même.

Emil Rathenau a laissé le début d'une autobiographie où il raconte la première partie de sa vie. Bien que son père fût simplement un commerçant établi à Berlin, il appartenait à une famille d'industriels. Son grand-père Liebermann s'enorgueillissait d'avoir brisé un monopole anglais en implantant en Prusse l'impression mécanique sur cotonnades, et se présentait un jour en ces termes au roi Frédéric-Guillaume IV : « C'est moi le Liebermann qui a chassé les Anglais du

continent ». Son oncle exploitait des forges près de Sprottau. Son cousin Karl Liebermann devait devenir l'initiateur de l'industrie de l'aniline en Allemagne, tandis que lui-même allait y créer celle de l'électricité.

Mais non sans de longs tâtonnements et de multiples difficultés. Peu après sa naissance (1838) son père s'était retiré des affaires. Mais ses occupations mondaines ne lui donnèrent pas le loisir de se soucier de l'éducation de son fils plus doué que studieux. La révolution de 1848 fit une impression profonde sur l'enfant, qui s'était échappé de la maison pour assister à la construction des barricades et du combat sur la place Monbijou. Le choix d'une profession ne l'inquiétait guère. Sur l'invitation de son oncle, il entra aux forges de Sprottau. Au bout de quatre ans et demi, il se lassa de leur activité purement empirique, et partit au Polytechnikum de Hanovre. Des conflits entre Prussiens et Guelfes le décidèrent, après qu'il eut pris la parole dans des réunions d'étudiants pour les encourager à défendre leur liberté, à se faire inscrire au Polytechnikum de Zurich. Tout en prenant sa large part aux fêtes de la ville, il fit son travail de diplôme, qui obtint la note la plus élevée. Il accepte un emploi dans les usines de constructions métalliques de Borsig avec des appointements de 25 thalers par mois. Il s'en contenterait si sa besogne ne lui paraissait trop théorique : toujours des dessins schématiques, et presque l'interdiction de pénétrer dans les ateliers qui pourtant l'attirent. Il se rend à Londres, où « l'énormité de la circulation l'élec-

trise littéralement », et où il travaille dans plusieurs maisons, dont l'une construit la première machine à expansion de 1.000 chevaux pour le « Bellérophon » de la marine anglaise, et dont une autre s'occupe des brevets d'invention.

Deux ans plus tard il rentre à Berlin, se plaît dans sa ville natale, et tâche d'y faire son avenir. De concert avec un ami de jeunesse il fonde une petite fabrique de machines. Le local, ancienne salle de danse, sert en même temps de demeure aux deux débutants ; l'installation est sommaire ; une chaudière placée à la cave fournit la vapeur ; il n'y a pas d'autre cheminée que celle de l'immeuble. Mais déjà la machine qu'il fabrique, il a eu l'idée de la construire selon un type simple et normalisé. La vente marche. Tous les bénéfices sont mis dans la petite usine, et bientôt il achète un terrain de 20 arpents à Moabit dans la banlieue. C'était dans les années qui suivirent l'afflux des cinq milliards français, période d'agitation fébrile dans toute l'Allemagne, d'entreprises aventureuses et hâtives se terminant promptement par de vilains kracks. Du temps même où il bâtit sa nouvelle usine, Emil Rathenau reçoit des offres réitérées de financiers qui lui proposent de constituer une société par actions. Il a la plus grande méfiance à l'égard de ces combinaisons, horreur même des « actions », et le ferme désir de conserver toute son indépendance. Il réussit à trouver auprès des particuliers le capital dont il a besoin pour n'être pas pris dans les griffes des agioteurs. « Et pourtant il n'échappe pas à son destin. » Il vend, contre argent comptant, la pro-

priété de son entreprise à une banque, ne prend aucune action, mais s'engage à rester à la direction en même temps que son associé. Survient la débâcle financière. La banque, très touchée, ne peut placer les obligations, ni se procurer d'hypothèques. Vite on achève les bâtiments, les créanciers sont désintéressés, mais les deux directeurs donnent leur démission et la société fait faillite.

Emil Rathenau passe rapidement sur les années qui suivirent, années de désenchantement et de désœuvrement, mais aussi de réflexion et de projets traversant son cerveau sans cesse en travail. Il visite l'exposition de Philadelphie en 1876, et de nouveau ressent une impression profonde d'activité intense. « Il me semblait, dit-il, que je n'avais qu'à puiser à pleines mains dans la vie humaine, pour m'assurer la fabrication qui m'intéressait, et j'étais convaincu qu'elle pourrait également réussir sur le sol de ma patrie ». Les machines-outils, les locomotives de Baldwin le frappent surtout. Il note, avec pénétration, les tendances des grandes usines modernes : « Elles disposaient de locaux assez exigus et attachaient plus de prix aux machines qui économisent du temps qu'aux salles de travail hygiéniques, claires et aérées. La sévère discipline et l'organisation, qui règnent en particulier dans les entreprises modernes, sont compensées par l'ambition des individus qui s'efforcent, tout en étant fort intéressés à gagner de l'argent, de montrer sous un jour favorable la firme dont ils font partie ».

Mais l'intuition géniale, celle qui devait le conduire à la fortune, c'est à Paris qu'il l'eut, lors

de l'exposition de l'électricité en 1881. Il y vit, en effet, pour la première fois la lampe à incandescence d'Edison, au sujet de laquelle les spécialistes se montraient sceptiques. On lui préférait la lampe à arc qui semblait appelée à un plus bel avenir. Sur le champ, Rathenau se décida en faveur de la première. Rentré à Berlin il réussit à constituer, avec l'aide de quelques banques, une Société d'études, qui acquit le droit d'exploitation du brevet pour l'Allemagne, et donna naissance, en 1883 à la « Société allemande Edison », qui prit en 1887 le titre de « Société générale d'électricité ». Il a presque atteint la cinquantaine, a cherché sa voie pendant trente années, et il lui faut encore affronter des luttes redoutables avec des firmes rivales. Celle qu'il soutint contre la maison Siemens et Halske, omnipotente jusque-là dans les affaires d'électricité, revêtit un jour un caractère si violent que Werner von Siemens lui envoya ses témoins. Un accord intervint et ils n'allèrent pas sur le terrain. Emil Rathenau tenait le succès désormais.

A quels mérites dut-il ce succès ? Où fut son originalité ? C'est à la brève oraison funèbre que Walther Rathenau, prononça lui-même sur la tombe de son père, qu'il faut demander une telle explication. En présence de collaborateurs et d'amis déjà anciens, il put lui reconnaître quatre grandes qualités : « les plus hautes que l'esprit éternel accorde aux mortels qu'il aime, qu'il favorise de la bénédiction de la souffrance, et sur les épaules desquels il place la charge de la responsabilité des destinées de l'univers : la simplicité, la pas-

sion de la vérité, le don de divination et la faculté d'aimer ¹. »

Peut-être faut-il mettre au premier rang le don de la divination. Il était de ceux qui découvrent des possibilités qui échappent au regard ordinaire, et considèrent comme évidentes des choses qui n'appartiennent ni au passé, ni au présent, mais sont de l'avenir. Sa confiance instantanée dans la lampe à incandescence n'est qu'un exemple. Il eut de même l'intuition du développement futur des machines nouvelles, de la turbine, du courant à haute tension, de la transmission à distance, et de l'électricité comme force motrice et de tant d'articles de détails dont il sut prévoir l'essor ou l'échec probables. Son imagination se plaisait aux projets qui sont jugés fantastiques aujourd'hui, et seront exécutés demain : ne songeait-il pas à fournir tout Berlin de courant électrique pour faire fonctionner dans chaque maison et des appareils de chauffage et des appareils frigorifiques ? Instinctivement sûr de lui en ces rêves, il était d'un optimisme ardent, qui lui donnait l'énergie de concevoir sans cesse et de réaliser de nouveaux projets.

Sa simplicité et sa passion de la vérité l'empêchaient de s'égarer. Elles se manifestaient dans sa vie même. Emil Rathenau conserva toujours cette simplicité de mœurs et de coutumes qui caractérisa jusque vers 1880 le peuple prussien, et qui est, tout aussi bien que l'ostentation, un des aspects du caractère juif. Capable d'engager les

1. V, 12.

sommes les plus fortes lorsqu'il y allait de l'intérêt de la Société, il pouvait se mettre sincèrement en colère si trois domestiques étaient commandés pour ôter les pardessus des actionnaires le jour de l'assemblée générale, alors que deux auraient suffi, ou bien si on lui proposait l'achat inutile d'une machine à écrire. Il ne quitta que peu d'années avant sa mort son vieil appartement sur un quai de Berlin, pour émigrer vers l'Ouest de la ville, et à plus d'une reprise on le vit préférer le tramway à son automobile pour se rendre aux usines. On disait que l'argent ne comptait pour lui que jusqu'à 300 marks, puis à partir de 3 millions. Dans ses rapports avec les hommes il parlait sans détour, sans arrière-pensée. Il lui arriva d'être trompé parce qu'il croyait ce qu'on lui disait. L'art du diplomate lui faisait totalement défaut ; il dévoilait trop vite son jeu et s'exprimait avec une franchise qui provoquait aisément une rupture : très tôt, ce fut son fils Walther qui dut se charger des négociations délicates, de les amorcer tout au moins, ou de prendre la parole lorsque les assemblées d'actionnaires devenaient houleuses. Et ces qualités se retrouvaient dans sa pensée. Hors d'état de comprendre ce qui était compliqué, il étudiait toutes les questions, les serrait jusqu'à ce qu'elles fussent ramenées à une simplicité parfaite. Elles se trouvaient ainsi dépouillées de tous les éléments troubles qui pouvaient être des causes d'erreur. A son optimisme premier succédait un pessimisme qui soumettait tous les projets à une critique minutieuse. Non point une crise de doute et d'abattement, mais un

contrôle courageux qui osait regarder la vérité en face, et n'hésitait pas à démolir toute une conception déjà établie, pour découvrir une solution plus simple et plus exacte.

C'est sur la faculté d'aimer de son père que Walther Rathenau se plaît à s'attarder. « Son amour pour les hommes était grand, mais il n'était pas tendre ; un amour sans abandon et sans mollesse ; mais il embrassait tout entier celui qui en était l'objet. Et il obtenait le plus beau résultat auquel l'amour puisse prétendre : il éveillait à son tour l'amour chez les autres ¹ ». De tous les éloges, il semble que celui-là fut le seul sur lequel des réserves se soient fait entendre. Et non sans raison, car tous reprochaient à Emile Rathenau sa sévérité et son impitoyable dureté. Mais peut-être y avait-il dans ses manières plus d'emportement que de méchanceté. En tout cas, il fut capable d'une grande affection pour les siens, et il sut grouper autour de lui un petit nombre d'amis dont la fidélité ne s'est jamais démentie. De même, il était capable d'un dévouement absolu à son œuvre. Il lui consacrait tout son temps, ne portant qu'un très faible intérêt à la vie mondaine ou à la vie publique, et lui avait voué sa vie. Amasser de l'argent le laissait personnellement indifférent, mais il voulait faire la fortune de sa Société.

Et c'est ainsi qu'il la façonna à son image en mettant à profit ses expériences passées. Sans être lui-même ni inventeur, ni ingénieur de mérite, il s'intéressa toujours et en tout premier lieu

1. V, 17-18.

au problème de la fabrication. Ses journées se passèrent, presque jusqu'à sa mort, dans les usines, en particulier dans les ateliers d'étude. Son principe était de se tenir également éloigné de recherches trop théoriques comme de pratiques trop empiriques. Pas de stagnation, ni d'innovations hasardeuses. Tout projet devait être étudié, tourné et retourné sur toutes ses faces par ses ingénieurs, qu'en des moments de crise Rathenau pouvait épuiser de labeur, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement au point. Une fois adopté, il était alors promptement et largement exécuté. Un second principe, est celui qui est à la base de la grande industrie moderne : la fabrication en série. Rathenau ne fut pas le seul industriel de sa génération à l'appliquer, mais à coup sûr il s'y employa avec une clairvoyance et une volonté sans égales. Objets et pièces diverses qui sortent des ateliers de l'A. E. G. se comptent par centaines, mais c'est en milliers ou millions d'exemplaires que chaque article est fabriqué. En toute occasion, les machines remplacent la main-d'œuvre humaine, machines aussi puissantes et perfectionnées que possible, turbines énormes de Rummelsbourg, ou condenseurs des machines à vapeur que l'on se plaît à montrer aux visiteurs dans des salles claires et propres des rez-de-chaussée des usines de Berlin, alors qu'ailleurs ils étaient relégués dans d'obscurs sous-sol. Quatre-vingts ouvriers s'acquittent d'une besogne qui en exigeait des centaines autrefois ; presque tout le travail de la construction des appareils électriques peut être confié à des femmes, et la maison s'affranchit pour ainsi

dire de toute sujétion vis-à-vis des ouvriers spécialistes. Les frais d'établissement sont réduits au minimum, et la condition première du succès solidement assurée.

Plus caractéristique encore fut la politique commerciale et financière d'Emil Rathenau. En lui-même le commerce ne l'attirait pas ; sans se désintéresser de la vente, comme il va de soi, il ne se faisait pas tenir très régulièrement au courant de la marche des affaires, et se reposait volontiers sur d'autres du soin de veiller au négoce proprement dit : ouverture de débouchés, recherche des clients, installation de succursales, réclame, etc. Il se contentait, pour sa part, d'établir de la bonne marchandise à meilleur compte que ses concurrents, convaincu que l'écoulement en était certain. De là cette coupure unique dans les annales industrielles de son temps entre la fabrication et la vente dans la *Société générale d'électricité*. Les diverses usines n'ont point de rapport direct avec le public ; elles cèdent leurs produits à un bureau central de vente qui les leur achète au prix de revient, se charge seul de les vendre avec un bénéfice déterminé, et transmet certains desiderata du client aux usines s'il y a lieu, et si celles-ci croient devoir y faire droit. De là aussi l'attitude de la Société à l'égard de ses filiales. Au lieu de les considérer comme de simples organismes destinés à procurer des commandes, elle les traite en entreprises autonomes, et va même jusqu'à les autoriser à se fournir chez des concurrents, si elles peuvent y acheter à meilleur marché, ou si la Société, par suite de surabondance de travail

ne peut livrer à temps les articles dont elles ont besoin.

De ses démêlés avec les banques, Rathenau avait tiré la leçon qu'il lui fallait à tout prix donner à son entreprise une pleine indépendance financière, et faire que sa constitution financière fût assez robuste pour résister à toutes les tourmentes. Dès le début, il considéra l'argent que lui et d'autres avaient engagé dans la Société non pas comme une propriété dont il pouvait disposer à son gré, mais comme un bien dont il était le gestionnaire responsable. Qu'il fallût risquer des millions pour transformer l'outillage, lancer une fabrication nouvelle, juguler une entreprise rivale, il n'hésitait pas, et n'eût pas toléré qu'on discutât son autorité dans les décisions de cette sorte. Mais on ne le vit ni jouer ni spéculer, et c'est à ce fait peut-être qu'il doit sa réputation de grand financier¹. Les intérêts de la Société primaient pour lui ceux des actionnaires. Certes il avait pour ceux-ci du respect et de la crainte, et ses collaborateurs l'entendaient souvent demander au moment de prendre telle ou telle grave mesure : « Que diront nos actionnaires ? » Mais il refusait toujours de leur servir des intérêts anormaux, si prospères que fussent les affaires, et si véhémentes les réclamations aux assemblées générales. Il préférait constituer, sur une échelle inconnue des autres entreprises, des réserves déposées dans des banques et

1. La fondation à Zurich de l'« Elektrobank » étroitement liée à l'A. E. G. est une opération purement financière tendant à procurer à la Société des ressources d'un genre nouveau ; mais elle est probablement due à l'influence de Walther Rathenau.

en argent immédiatement disponible. Le jour où elles atteignirent la moitié du capital souscrit, soit plus de 90 millions de marks, il fut heureux, estimant impérissable désormais la Société, son œuvre.

Si l'on cherche un dernier trait distinctif de l'A. E. G. ce n'est point dans son attitude envers les ouvriers qu'on le trouvera. Rien de comparable aux organisations philanthropiques du directeur Abbe, de la maison d'optique Zeiss à Iéna, ni des œuvres au caractère patriarcal des établissements Krupp. Sans doute les conditions hygiéniques du travail ont été améliorées et les lois sociales allemandes scrupuleusement obéies ; les ouvrières peuvent presque partout faire leur travail assises, et les 24.000 mobilisés ont reçu des soutiens pour des sommes s'élevant à 4.600.000 marks en 1914-1915 et 7.550.000 en 1915-1916. Néanmoins, les questions sociales étaient ignorées d'Emil Rathenau. Les ouvriers étaient à ses yeux, non des instruments, comme ses détracteurs l'ont prétendu, mais des artisans au travail. Il ne cédait à leurs revendications que lorsqu'il s'y sentait contraint. Ou il cherchait à ruser. Lors d'une grande grève dans l'industrie-mécanique à Berlin, on eut très peur que les électriciens ne vinssent l'aggraver en interrompant à leur tour l'éclairage et les transports. Il rassembla ses ouvriers, sut les convaincre qu'il leur fallait de toute urgence fournir un travail, et les persuader de ne point sortir des ateliers pendant quelques jours. En vingt-quatre heures, il réunit tous le matériel nécessaire au couchage et à l'alimentation de milliers de per-

sonnes. La lumière ne fit pas défaut à Berlin et, la grève terminée, le roi lui alloua une décoration de l'ordre des Hohenzollern.

En revanche, il faut noter l'institution et le fonctionnement du comité des directeurs de la Société. On ne s'avance pas trop en pensant qu'Emil Rathenau n'aurait pas donné à son entreprise nouvelle l'extension qu'elle a prise, s'il n'avait rencontré des hommes capables de le seconder. Il les trouva presque dès le début, se lia avec eux d'une amitié sans heurts, et vécut de longues années dans un étage d'une maison dont deux d'entre eux habitaient les autres. Qui supposerait un instant que Mammoth, Deutsch, Jordan ou Klingenberg pourraient quitter l'A. E. G. serait, disait-on, taxé d'absurdité, tant la fusion est intime entre leur existence et la sienne. Dans la maison, chacun a ses attributions et ses responsabilités bien définies. Deutsch est, pour ainsi dire, le ministre des Affaires étrangères : il s'occupe du fonctionnement des trois cents filiales réparties sur le monde entier, et de la création des nouvelles, de l'installation des grandes stations électriques privées, et de l'établissement du bilan annuel (moins la comptabilité). A Mammoth, le ministère de l'Intérieur : affaires commerciales, comptabilité, caisse, placements d'argent et réserves, surveillance des sociétés d'exploitation. Jordan est chargé des questions sociales et du travail : direction des usines (moins la câblerie et les usines en relations avec des entreprises non allemandes) rapports avec les ouvriers. Klingenberg est l'ingénieur de la Société et construit les centrales électriques au compte

de l'A. E. G. ou des clients, tandis qu'un autre ingénieur, Pforr, a dans son ressort la construction des voies ferrées à traction électrique. Comme il va de soi, Emil Rathenau avait la direction générale de la Société : politique financière et industrielle, création de nouvelles usines. A la mort de son fils Eric, ingénieur placé à la tête de la câblerie, il avait pris sa succession par piété familiale. Son autre fils, Walther, lui était adjoint surtout pour traiter les négociations avec les autres Sociétés et les questions financières.

Et dans ses écrits ce dernier se souviendra de l'exemple de ces hommes qui vivent pour l'A. E. G. comme elle vit par eux. Formant un véritable directoire, ils la gouvernent souverainement, et l'assemblée des actionnaires n'est plus guère convoquée que pour donner son approbation pour la forme. On dirait d'un conseil de famille, exempt de dissensions intestines, dont les membres se sentent solidairement responsables et administrent au mieux un patrimoine indivis. L'A. E. G. porte bien l'empreinte de l'un de ces grands pionniers de l'industrie moderne, nés autour de 1848 : activité novatrice, mais prudente et autoritaire, gestion hardie, mais plus soucieuse de l'effort industriel que commercial, dévouement permanent, ambitieux à la fois et modeste, mais restreint au seul épanouissement de la petite communauté.

*
* *

Il était réservé à Walther Rathenau de donner plus d'extension, si difficile que cela parût, à la

Société générale d'électricité, et de révéler un talent industriel non moins remarquable.

Il est personnellement un ingénieur de valeur. Né le 29 septembre 1867 à Berlin, il suivit, avec un succès constant, les classes de différents lycées, et les termina dès l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire deux ans avant la moyenne de ses camarades allemands. Il passe à la faculté des sciences de l'Université de Berlin et de Strasbourg, où il se consacre à l'étude de la physique expérimentale et mathématique, de la chimie et en même temps de la philosophie. En 1889, c'est-à-dire à l'âge de vingt-deux ans, il est docteur avec une thèse sur l'absorption de la lumière par les métaux. C'est une science encore toute récente, l'électro-chimie qui l'attire maintenant. Il continue ses études, et l'on peut dire déjà ses recherches. Après une année consacrée, au Polytechnikum de Munich, à la chimie appliquée et à la construction des machines, il entre, comme technicien, à la *Société industrielle de l'aluminium* à Neuhausen en Suisse. Il réussit à découvrir et à mettre au point un procédé qui permet d'obtenir, par électrolyse, du chlore et des alcalis, et en 1893 il voit se fonder la *Société des Etablissements électrotechniques*, qui exploitera son invention. La direction lui en est confiée. Il construit de grandes usines à Bitterfeld en Allemagne, à Rheinfelden en Suisse, en Pologne et en France. Les difficultés du début surexcitent son activité. Bitterfeld se développe. Le jeune directeur accumule les brevets pour ses procédés nouveaux de production du ferrosilicium, du chrome, du sodium et du magnésium. En 1899, il quitte ses

usines pour prendre quelque repos. Son père lui offre une place dans le comité directeur de l'A. E. G. Il accepte et devient chef de la section de construction des centrales électriques : il mène des travaux à Manchester et Amsterdam, à Buenos-Aires et à Bakou.

Mais la tâche de l'ingénieur ne contente pas son besoin d'une activité ample et variée. Lui n'a point d'aversion pour les opérations de finance. Elles l'intéressent au contraire. Déjà sa société de 1893 avait été constituée avec le concours de grandes banques. En 1902, après un mécompte, il sort de la *Société générale d'Electricité* pour devenir administrateur de l'*Elektrobank* de Zurich, spécialement destinée à soutenir, acheter ou créer toutes entreprises d'électricité. Parallèlement, il répond à une invitation de Karl Furstenberg, qui l'appelle à ses côtés au comité directeur de la *Société commerciale de Berlin*. L'une après l'autre, des entreprises industrielles et commerciales lui font une place dans leur conseil d'administration, et en peu de mois leur nombre atteint presque la centaine. Labeur éminemment profitable pour Walther Rathenau, qui le plus souvent chargé de remettre de l'ordre dans des affaires qui marchent mal, acquiert une connaissance profonde des conditions de la vie économique en Allemagne et à l'étranger. Force lui est bien de renoncer à une partie de ses fonctions, mais à une partie seulement, et il n'abandonne pas en particulier l'*Elektrobank*. D'ailleurs sa réputation est assez étendue pour que les milieux officiels croient opportun de le mêler aux affaires publiques. En 1907 et 1908

le chancelier von Bülow l'adjoint au Secrétaire d'Etat aux Colonies Bernhard Dernburg pour faire sur place une enquête sur l'avenir de l'Est Africain et du Sud-Ouest Africain allemand, et visiter les colonies anglaises de l'Afrique du Sud¹.

Lorsque Walther Rathenau revint à l'A. E. G. son influence qui avait été sensible dès le début, et sensible même pendant son absence, lui donne une impulsion nouvelle. Les bâtiments anciens sont jetés bas et remplacés par des constructions qu'édifia Peter Behrens, artiste spécialiste d'architecture moderne : constructions très vastes, simples, élégantes quoiqu'avec un peu de froideur, remplies de clarté et confortables. Finie la mesquinerie dans les petites dépenses. Une souplesse plus grande vis-à-vis des ouvriers dont le nombre s'est beaucoup accru, et plus de souci des obligations sociales. Rien n'est changé à l'esprit de dévouement et d'autorité de la direction, si ce n'est qu'il se nuance assez brutalement de dédain. Un jour où les protestations des actionnaires désireux d'obtenir un dividende plus élevé se faisaient particulièrement vives, Walther Rathenau s'écrie : « Nous croyez-vous donc, Messieurs, si dépourvus d'imagination que nous n'ayons pas prévu presque toutes vos objections et préparé nos réponses ? » Il est à noter qu'une des parties de l'entreprise qui se développe le plus, est celle qui est chargée d'alimenter des localités toujours plus nombreuses en lumière et en force motrice : il y a là un mode

1. Les rapports officiels furent rédigés par Walther Rathenau. Celui qui concerne l'Est africain a été inséré dans son ouvrage intitulé *Réflexions* et publié en 1908.

de gestion mixte, un compromis entre l'exploitation privée et l'administration publique qui ne sera plus oublié.

Tout se développe d'ailleurs, et l'A. E. G., de grande devient immense. A n'en pas douter, le fils eut dès l'origine l'ambition de surpasser l'œuvre de son père. Si à l'Université il fixa son choix sur l'électrochimie c'est qu'elle était, il le dira lui-même, « l'unique domaine sur lequel son père n'eût pas encore étendu la main ». Son existence a été plus facile, plus variée, et ses visées sont plus complexes et plus hautes. L'appât d'avantages personnels le pousse moins que le désir d'agrandir sans scrupules une entreprise aimée, conformément à des idées dont il jugeait la réalisation légitime et nécessaire. A la vive satisfaction de Walther Rathenau, la *Société générale d'électricité* avait commencé, aussitôt qu'elle put marcher d'un pas assuré, d'une part à fonder des filiales toujours plus nombreuses, et de l'autre à acquérir, soit à l'amiable, soit par la contrainte, le contrôle de Sociétés concurrentes. Il aimait à participer à ces sortes de négociations, et s'il sortit brusquement de l'A. E. G. en 1902, c'est qu'il n'avait pu faire adopter par le conseil d'administration son projet de fusion avec les établissements Schuckert. On devine qu'après son retour les opérations de ce genre se multiplient. Plusieurs firmes sont successivement englobées dans la sphère de la *Société générale d'Electricité*, notamment « Union » de Berlin en 1904, « Lahmeyer » de Francfort en 1909, pour ne citer que les principales. Qu'importe si une apparence d'indépen-

dance leur est laissée : lorsqu'en 1915, Walther Rathenau succède à son père à la tête de l'A. E. G. celle-ci domine toutes ses rivales, dans l'univers entier, à l'exception d'une ou deux qu'elle n'a plus à redouter. Le nouveau chef peut s'octroyer comme un signe extérieur de sa puissance, le titre inusité de « Président de la Société générale d'électricité ».

La guerre allait lui permettre de s'élever encore. Non seulement ce maître de l'électricité étend son activité à la construction d'appareils qui sillonnent la terre, la mer ou les airs, mais il devient, pour un temps tout au moins, le dictateur de toute l'Allemagne industrielle et commerçante. Lui-même a raconté comment il conçut le plan de la colossale organisation qui garantirait le ravitaillement de l'Allemagne en matières premières, malgré le blocus terrestre et maritime, et en proposa l'application immédiate. « Trois jours après la déclaration de guerre de l'Angleterre, je ne pus supporter plus longtemps le sentiment de notre situation précaire ; je demandais une audience au ministre de la Guerre... Je lui exposai que les approvisionnements de notre pays en matières nécessaires à la conduite de la guerre seraient sans doute épuisés en quelques mois. Il ne comptait pas sur une guerre moins longue que moi-même, et je dus lui demander ce qu'on avait fait et pouvait faire pour soustraire l'Allemagne au péril de l'étranglement ? » Le ministre se rend à l'évidence et le charge de créer l'organisation néces-

1. R. V, 27.

saire. Il y consent avec une joyeuse fierté. Sauver sa patrie d'un danger encore invisible, manœuvrer toute la vie économique allemande comme l'A. E. G., sucer les territoires envahis par les armées, allécher les neutres, quel rêve grandiose ! « Sous ma fenêtre un magnifique érable déployait ses branches et couvrait le toit de son ombre. En bas, dans les beaux jardins du ministère de la Guerre, une sentinelle allait et venait d'un pas lent ; deux vieux canons s'allongeaient au soleil sur la pelouse. Dans le fond de ce tableau paisible une haute cheminée, symbole du monde gigantesque de la vie économique allemande, qui s'étendait jusqu'à nos frontières rougeoyantes. Ce monde des chemins de fer qui grondent, des foyers qui jettent leur fumée, des hauts fourneaux embrasés, des fuseaux qui courent, ce monde illimité je le voyais devant moi, et l'on m'avait confié la mission d'étreindre tout ce monde du travail et de l'effort pour le mettre au service de la guerre, lui imposer une volonté unique, et appeler toutes ses forces tumultueuses à la défense de la patrie¹. »

Dans un délai très bref, le « Département des matières premières » et les « Sociétés d'Achats » fonctionnèrent dans des conditions sur lesquelles nous aurons à revenir. Le 1^{er} avril 1915 il remit son œuvre à son successeur militaire : des intrigues provoquées par sa raideur, par ses opinions politiques et sociales qui soulevaient contre lui une partie considérable de l'industrie et du commerce allemands, ainsi que par ses origines juives ne

1. R. V, 29.

furent pas étrangères à son départ du ministère de la guerre. Il reparait dans des fonctions semi-officielles à Berne en 1916. L'Allemagne a improvisé là deux sociétés anonymes *Metallum* et *Militaria*, dont l'objet est la centralisation et la répartition des commandes, et la distribution des métaux aux usines suisses qui lui livrent des munitions. Walther Rathenau en fait des institutions énormes, où sept cents ingénieurs et employés ne tardent pas à travailler sous ses ordres. L'objet avoué était-il le seul poursuivi, même en ajoutant des cadeaux de ferro-cirium à quelques permissionnaires ou déserteurs français en échange de leurs renseignements ? On en a indiqué deux autres non sans vraisemblance. *Metallum* a cherché à obtenir du gouvernement confédéral, alors plutôt favorable aux Puissances Centrales, la concession de l'électrification de tous les chemins de fer suisses, et par ce biais, la main-mise sur toutes les inépuisables sources d'énergie que représentent les cours d'eau du pays. *Metallum* prévoyait en même temps les difficultés auxquelles se heurteraient les commerçants allemands après la guerre, et achetait en secret le plus grand nombre possible de maisons de commerce suisses, en imposant à leurs anciens propriétaires l'obligation de les laisser sous leur nom et d'en conserver la gérance. A coup sûr, cette tâche avait moins de lustre que la précédente. Mais elle procède de ce tempérament qui fait de l'industriel Walther Rathenau un adversaire si dangereux. On y reconnaît le même besoin de large activité, la même intelligence aussi remarquable par sa notion claire

du présent que par sa vision anticipée de l'avenir, les conceptions très vastes dans le temps comme dans l'espace, la volonté qui fait fléchir ou brise tous les obstacles et le dévouement complet non plus à la petite, mais à la grande communauté nationale.

*
* *

Un regard sur un portrait de Walther Rathenau révèle que cet homme n'est pas seulement un industriel et un ingénieur. Les traits bien marqués, les lèvres fortes, la moustache taillée court, le menton peu volumineux mais net, disent la volonté calme et tenace de l'homme d'action. Mais du nez aux fines narines, du front haut et dégarni, des yeux surtout qui étincellent sous les sourcils réguliers et semblent regarder dans le lointain, de l'expression générale du visage que la photographie même saisit, sereine et réservée, à la fois bonne et hautaine, ressort l'impression que d'autres dons particuliers, d'autres pensées et d'autres goûts animent cette physionomie.

Lui-même a défini les deux âmes qui vivent en lui. « Je suis un Allemand de souche juive. Mon peuple est le peuple allemand, ma patrie la terre allemande, ma foi la foi allemande qui est au-dessus des religions. Cependant la nature s'est plu, avec un sourire capricieux et une bonté autoritaire à fondre en un mélange bouillonnant les deux sources de mon sang ancien : l'élan vers le monde de la réalité, et l'attachement à celui de l'esprit. Ma jeunesse s'est écoulée dans le doute

et les luttes, car j'avais conscience de ces dons opposés. Mon activité était stérile et mes pensées erronées, et bien des fois j'ai souhaité que le char se rompît lorsque les coursiers s'emportaient en des directions contraires et que la fatigue gagnait mes bras. L'âge apaise. La volonté excessive n'est toujours pas entièrement brisée, et mon activité dans la vie pratique continue, mais sans poursuivre de buts personnels. Et parfois il me semble que cette activité a, dans un certain sens, fécondé ma pensée, et que la nature a voulu expérimenter sur moi dans quelle mesure la vie de la contemplation et celle de la volonté peuvent se pénétrer l'une l'autre¹. »

En effet, Walther Rathenau a reçu de la nature des dons d'artiste et de savant. Au sortir du lycée il hésite sur sa carrière. Fera-t-il de la peinture, de la littérature ou des sciences naturelles ? Rien de tout cela puisqu'il opte pour la vie active. Mais il regrette ces arts qui l'attiraient. Ses soirées au moins leur appartiendront. A deux reprises il interrompt le labeur industriel pour vivre un moment en littérateur. Des artistes et des poètes seront ses amis ; il tutoie Maximilien Harden qui accueillera ses premiers essais dans la revue *Die Zukunft*, et Gerhart Hauptmann à qui l'un de ses ouvrages est dédié ; il écrit deux volumes d'*Impressions* et de *Réflexions*² ; il écrit des *Histoires talmudiques*, des articles de critique, et un poème

1. *An Deutschlands Jugend*, p. 9.

2. Walther Rathenau n'ayant pas cru devoir les faire figurer dans la nouvelle édition de ses œuvres nous les avons également laissés en dehors du cadre de cette étude.

pour fêter le centenaire de 1813¹. Il a acheté dans la forêt de Grunewald, près Berlin, une célèbre villa qui fut demeure royale. Dans cette résidence, luxueuse avec simplicité, il aime à réunir un cercle d'amis peu nombreux et choisis. Habituellement Walther Rathenau, qui ne s'est point marié, y vit avec sa mère très âgée, qu'il entoure d'une pieuse amitié. Tous deux s'adonnent à la musique. Dans ses écrits, ses jugements seront personnels et précis parce qu'il a essayé de goûter les œuvres des grands artistes, et de réellement lire les œuvres des grands écrivains et philosophes de tous les pays.

Ses aptitudes et sa culture scientifiques ne sont pas inférieures. Selon sa propre expression, il a trop manié toutes les sciences pour ne pas réprouver l'intrusion des profanes dans leur domaine, et trop pratiqué la physique pour ne pas éprouver d'aversion à l'égard des hypothèses spéculatives. Entre ces deux extrêmes, son but est de les posséder et de les pénétrer assez pour poser avec netteté les problèmes philosophiques et sociaux, puis chercher à les résoudre en s'aidant des connaissances et des grandes notions qu'elles lui fournissent. Quelques pages intitulées *Théorème physiologique* sont à cet égard significatives. « Depuis des années aucun livre moderne ne m'a empoigné et satisfait comme l'ouvrage du botaniste Francé² : *La vie de la plante*. Cette disci-

1. Ces écrits divers ont été réunis dans le tome IV des œuvres de Walther Rathenau.

2. Au moment de la guerre, directeur de l'Institut de Physiologie à Munich.

plaine qui, par définition, catalogue, qui est sèche et incolore comme les momies de ses herbiers, et que j'avais prise en horreur au lycée, se transformait en une science fleurie et féerique. Les plantes vivaient ; bien plus elles se donnaient à elles-mêmes leurs formes et leurs lois, elles s'adaptaient, se protégeaient et se défendaient, émigraient, se battaient avec des ennemis et des concurrents, concluaient des alliances avec leurs amis et leurs adversaires, recevaient des hôtes et des invités, et entretenaient des relations d'échange et d'affaires. Mieux encore : le monde organique tout entier, avec ses espèces et ses formations, constituait une unité, qui par des lois internes et extérieures réglait un équilibre suprême et souverain. Et c'est ainsi que l'Esprit de la Terre présidait pour ainsi dire à l'activité qui avec de la vie organique tissait le vêtement de la Divinité¹...

« L'étude des lois de la « symbiose », de l'association des organismes en vue d'une vie commune et d'une entr'aide mutuelle, fit sur moi la plus profonde impression comme il est naturel... Je continuai à y réfléchir, et je me demandais si l'on ne pourrait pas considérer tout organisme supérieur comme une communauté vivante d'organismes différents, représentés dans des proportions données, ayant tous leur vie propre, s'entr'aidant mutuellement, mais pouvant aussi se combattre les uns les autres ; organismes qui sont en partie liés par cette « symbiose », mais peuvent aussi en

1. Allusion à la scène où le Faust de Goethe évoque l'Esprit de la Terre, celui qui est l'âme de notre planète.

partie entrer dans d'autres associations où ils mènent une existence autonome¹ ». Que valent cette hypothèse et les déductions que l'auteur prétend en tirer ? Aux savants de se prononcer. De toute façon cette conception des organismes vivants et de leur rôle est capitale dans la pensée de Walther Rathenau, car il l'appliquera aux individus humains et à leurs groupements en sociétés.

Mais Walther Rathenau est par dessus tout un idéaliste. Voici la profession de foi qu'après de longues hésitations il a faite dans un de ses derniers ouvrages.

« Je crois que par notre faible entendement et nos sens peu nombreux et précaires nous ne sommes pas beaucoup mieux renseignés sur le monde véritable que l'être qui vit entre le tronc et l'écorce d'un arbre. C'est ainsi que Spinoza nous a dit que des attributs innombrables de la substance deux seulement nous étaient connus : la dimension et la conscience.

« Je crois que le monde sensible est le livre d'où notre pensée tire ses images et symboles, et également le champ clos où notre volonté parcourt la carrière qui va de la puérilité du désir à la maturité de la sagesse.

« Je crois que l'esprit s'élève, par des degrés en nombre infini, depuis le chaos immémorial jusqu'à l'esprit d'un atome d'éther, depuis l'esprit du minéral, de la substance organique, de la cellule, de la plante et de l'animal jusqu'à l'esprit de l'homme, et bien au delà encore jusqu'à des

1. IV, 249-250.

hauteurs qui échappent à la pensée. Ce monde des esprits est le monde véritable. De ses lois nous savons peu de chose. Cependant la merveilleuse variété de son ordonnance fait que nous voyons naître sous nos yeux des formations spirituelles, douées d'une conscience propre, des associations de cellules, des fourmilières, des essaims d'abeilles, des villes et des nations humaines.

« A chaque degré, l'esprit se figure un monde extérieur tel qu'il peut se le représenter au moyen de ce qu'il est capable de saisir ; le monde que le granit comprend est autre que celui de la cellule ; le monde que l'homme se crée à l'aide de son esprit et de ses sens est autre que celui du ver de terre.

« Les formes de l'esprit que nous avons dépassées tendent vers un vouloir unique : la conservation de l'individu, et celle de l'espèce. Ce vouloir s'est forgé un outil toujours plus perfectionné, qu'au degré de l'humanité, nous appelons intellect ; l'instinct grossier et immédiat de conservation s'est affiné en un vouloir médiat ayant un objet que nous appelons la poursuite d'un but intéressé.

« L'intellect et les buts intéressés dominant tout le long de la série des degrés jusqu'à l'homme ; entre l'esprit de l'algue et celui de l'homme d'Etat, il y a seulement une différence de quantité et non de nature.

« Mais l'homme est une créature de transition. En lui la forme de l'esprit caractérisée par l'intellect et le vouloir médiat arrive à son terme, et une autre plus élevée fait son apparition. On voit

s'éveiller dans l'homme des catégories de sentiments qui ne servent plus à la conservation, et peuvent même la contrarier. Des idées et des idéals, comme l'amour du prochain, de l'humanité, de la création et de l'au delà remplissent la vie de l'homme et sont désintéressés. Ils ne sont pas à notre service, mais nous au leur, et nous sommes prêts à nous sacrifier pour eux.

« Ici commence le stade immédiatement supérieur, le royaume de l'âme. Il ne nous est pas encore plus ouvert que par exemple le royaume de l'intellect à la cellule. Nous sommes dans ce royaume et dans le monde de sa représentation, pareils à de petits enfants qui apprennent à parler.

« Cette frontière trace une démarcation à travers tout ce qui existe. Les stades déjà franchis représentent le côté physique de la création ; ce qui les touche apparaît à l'entendement comme inessentiel, et à la morale comme entaché de péché. Nous tendons vers le côté divin de la création, qui nous apparaît comme un accomplissement, comme le commencement d'une série nouvelle et infinie de degrés ; de nous dépend la mesure dans laquelle nous réaliserons dans notre existence terrestre le règne à venir.

« La mission échue à l'humanité est celle-ci : achever le stade intermédiaire de la création et commencer le stade supérieur des mondes. La tâche dont elle est responsable est celle-ci : de l'esprit inférieur glorieusement transfiguré faire naître l'esprit divin. Mais la rédemption signifie qu'elle ne peut y réussir par ses propres forces, et

qu'une force secourable vient en aide à la bonne volonté.

« La bonne volonté, la confiance et l'amour ouvrent nos cœurs aux rayons divins qui les environnent de toutes parts, et aident à ouvrir les cœurs de nos frères. Toute la religion et toute la morale sont là; le salut vient non des actes et des œuvres, mais des intentions. Il n'y a point d'actions morales mais un état moral qui exclut toute mauvaise action. Il n'y a pas de valeurs absolues en dehors des trois vertus que nous avons nommées et qui nous conduisent au royaume de l'âme; tous les autres biens terrestres sont tout au plus des moyens.

« Je crois que dans le royaume de l'âme, lorsqu'il sera réalisé, tous les phénomènes et catégories du monde intellectuel auront cessé d'exister, et en même temps l'individualité combative, la caducité et la science intellectuelle¹. »

Donc un double idéalisme intellectuel et moral. Le monde véritable est celui des esprits et non le monde matériel dans lequel nous vivons. Un progrès ininterrompu entraîne l'univers depuis ses manifestations les plus reculées vers une spiritualisation croissante. Dès aujourd'hui nous pouvons constater, à tout instant, qu'il y règne un enchaînement régulier de tous les phénomènes. Aucun d'eux n'est explicable isolément par des raisons purement mécaniques. « Toute question que nous creusons jusqu'au bout nous conduit au supraterrrestre. De n'importe quel point où

1. *An Deutschlands Jugend*, p. 69-71.

nous nous trouvions il n'y a qu'un pas jusqu'au centre de la terre. Les choses de ce monde peuvent se comparer à l'image reflétée par un globe de verre : les objets situés dans un petit rayon, et les plus proches de l'œil, ont de la netteté et paraissent réels ; vers les bords, l'image se perd en des formes aux contours imprécis¹ ». D'autre part, le monde moral est soumis à des lois absolues qui ne sont pas du domaine de l'empirisme. « Nous voulons le bien, nous croyons au futur, nous réclamons la justice, nous reconnaissons des valeurs générales, nous adorons ce qui est éternel même dans le moindre de nos actes pourvu qu'il ne soit pas purement animal. Nous vivons donc et agissons sans cesse dans le domaine du transcendant². » Avoir une autre conception semble impossible à Walther Rathenau, et sans elle la vie perdrait tout prix à ses yeux. « Il est inimaginable et inconcevable qu'on soit obligé de se représenter que le monde, dans lequel joue une somme inouïe de forces spirituelles, soit livré à des combinaisons accidentelles de besoins matériels, d'équilibres physiques, de courants qui s'imposent par le nombre, sans le contre-poids d'une force motrice unique, inébranlable et morale. Sans la croyance en un bien absolu indispensable. Sans la croyance en un but commun, qui englobe et la vie et la mort. Sans une table des valeurs définitive qui dise : ceci est bien et cela est mal³ ». « S'il ne nous est pas permis de croire que la con-

1. *M.* II, 9.

2. *M.* II, 9.

3. *D.* III, 166.

naissance et le vouloir moral peuvent nous délivrer du vice que nous acquerrons, et annihiler la morale d'esclaves dont nous avons hérité, le moraliste n'a plus qu'à disparaître vite et silencieusement de ce monde ¹. »

Mais cet idéal, cet absolu pouvons-nous y parvenir, ou même nous en faire une notion ? Les sceptiques sont légion, et leurs raisons ont un air de solidité. Certains doutent de tout. « Qu'est-ce qui est réel ? Il n'y a que des apparences trompeuses. Que faut-il rechercher ? Il n'y a pas de valeurs absolues. Qu'est-ce qu'un but ? Un état d'où l'on part, sitôt qu'il est atteint, vers de nouveaux buts, ou bien une béatitude douce à l'excès et fausse. Quels sont les ressorts des actions humaines ? La jouissance et la puissance. Qu'est-ce que l'action et le sacrifice ? L'œuvre d'une volonté enchaînée et contrainte. La moralité ? Une convention de l'époque et du milieu. L'histoire ? L'expression changeante de la lutte pour la vie matérielle. L'existence ? Une erreur de l'absolu, dont on ne peut sortir que dans le rêve où le néant ². » D'autres sceptiques — et Walther Rathenau se joint à eux — doutent du pouvoir de notre intellect. Si l'on a cru que la science pouvait tout nous apprendre de l'univers et nous en faire les maîtres, comme il faut en rabattre de cette illusion. « La science elle-même commence à reconnaître que son ouvrage le plus parfait ne peut pas être plus pour la volonté qu'une excel-

1. *D.* III, 190.

2. *An Deutschlands Jugend*, p. 24.

lente carte pour le voyageur. Elle le renseigne : ici se trouve une chaîne de montagnes, un fleuve, une ville ; si je tourne à droite ou à gauche j'irai ici ou là ; ce chemin est plus court, l'autre moins accidenté ; de ce côté règne l'abondance, celui là par contre est exposé au vent de la montagne ; tel pays est vierge, tel autre civilisé. Mais le chemin que je dois prendre, le point vers lequel me poussent mon cœur ou mon devoir, une carte géographique est hors d'état de me les indiquer. La science mesure et pèse, décrit et explique, mais elle ne se prononce pas sur la valeur des choses, si ce n'est en se conformant à des tables conventionnelles¹. »

Pareille impuissance de la philosophie. « Consciencieuse et soucieuse, la philosophie s'est sans cesse mise et remise à la tâche pour tâcher de rassembler les fils épars, et imaginer des directives, des lois et des impératifs éternels. En vain ! Elle s'était fait toutes les critiques, avait appris à douter des concepts et du monde, de Dieu et de l'existence, et pourtant elle avait, à force de raison pure, passé sans la voir à côté de la plus simple question préalable : l'intellect qui pense, mesure, et compare, la table de multiplication et les pourquoi sont-ils et demeurent-ils la force unique donnée en partage à l'esprit éternel ? et lui permettent-ils de pleinement comprendre la divine humanité ? Elle se comporta comme si un théoricien des vibrations voulait approfondir avec des courbes et des diagrammes l'émotion d'une symphonie, comme si un météorologue voulait, en

1. D. III, 16-17.

traçant des isobares, rendre compte des sensations d'une matinée de printemps, comme si un ingénieur voulait calculer notre impression à la vue de la mer se brisant sur les côtes... Elle ne s'étonnait pas de la pauvreté de ses définitions lorsqu'elle osait s'en prendre aux puissances internes de l'amour, de la nature, de la divinité. Elle ne se demandait pas pourquoi ses doctrines morales ne liaient pas avec une force absolue, et encore moins sur quelles prémisses une force semblable eût pu reposer. Car à une démonstration par l'utilité générale je puis toujours répondre que j'y renonce, et à toute construction *a priori* du devoir répondre que je m'exclus de la communauté en acceptant toutes les conséquences de mon acte. La pensée logique peut servir de fondement au droit et à la coutume, mais jamais à une table des valeurs, à une moralité au-dessus de toute objection ¹. »

Les religions enfin, nos guides naturels, semblent-il, vers un monde supra-terrestre, n'ont pas rempli leur mission. Elles sont devenues des églises, des institutions d'Etat, vouées surtout à la conservation du monde matériel. « Que les théologiens et les églises se demandent s'ils ont fait le nécessaire pour éclairer les hommes sur le véritable rapport entre l'eudémonisme et la foi, s'ils n'ont pas à l'occasion évolué volontiers vers l'ancien côté utilitaire de la croyance, soit pour en faire un instrument d'éducation, soit pour empêcher les écarts des fidèles ². » D'ailleurs les effu-

1. D. III, 224.

2. *An Deutschlands Jugend*, p. 50.

sions religieuses de peuplades nomades ne sont plus de notre temps, et c'est un leurre que de s'y attacher obstinément comme d'espérer les vivifier à nouveau. Aussi les meilleurs esprits hésitent-ils aujourd'hui, ne pouvant se décider à prendre pour guides ni les dogmes vénérables mais antiques, ni les doctrines modernes d'un fade rationalisme empirique.

Pourtant Walther Rathenau est bien éloigné de désespérer. Pour lui « le doute est fécond et non déprimant ¹. » Parce qu'il est un homme d'action, il répudie toute communauté avec les sceptiques et les pessimistes. Si ceux-ci, en effet, « étaient aussi honnêtes qu'ils ne l'ont pas toujours été, ils renonceraient sinon à l'action, du moins à en reconnaître la validité. Ils ne devraient pas essayer de construire, avec des matériaux provenant d'autres latitudes, une cabane où l'on peut troquer en silence et en cachette le mobilier inconfortable, incommode et déplacé de l'isolement ou de l'indifférence, du cynisme ou de l'épicurisme contre un autre infiniment plus agréable » ². Pour être logiques avec eux-mêmes, sceptiques et pessimistes devraient se condamner à la passivité de la raison et du cœur comme de la volonté. Mais ils ne le peuvent pas. « Si nous condamnons ce monde du devenir, toute pensée est vaine, tout sentiment élevé irrationnel, et toute action une folie ; même un effort vers la perfection intérieure demeure une action et par conséquent un leurre. Mais cette solution se réfute elle-même,

1. *An Deutschlands Jugend*, p. 41.

2. *Idem.*, p. 25.

car l'ardente aspiration de l'âme subsiste, bien plus elle est ce qu'il y a de plus réel dans toute notre vie psychique ¹. » De bon gré ou de force, ils sont obligés d'agir, et même il leur faudra bien admettre que dans notre existence le premier rôle n'appartient pas à la réflexion, mais qu'au contraire la volonté prime l'intelligence. « A tous les adorateurs de la pensée intellectuelle répétons du matin au soir : la partie la plus importante et la plus noble de la vie est constituée par le vouloir ². ».

Or, le caractère de la volonté est de participer de l'absolu. En dépit de ce que nous croyons communément, la réflexion n'intervient que de façon insignifiante dans nos décisions. « La pensée ne crée point de valeurs. Elles sont données ou elles ne sont pas. L'homme honnête sait que son intelligence a parfois supputé des conséquences, mais jamais discuté des buts. Il agit comme il faut qu'il agisse, d'après une loi intérieure, et cette loi est bestiale ou divine. Celui qui fabrique des valeurs est un esprit faible ou malade, et sa voix n'est pas autorisée. Les raisons que quelqu'un donne après coup de ses actes sont fausses. Personne ne sait ce qui se passe en lui à un instant quelconque ; un moi multiple coupe ses sensations et volitions contradictoires, et c'est le plus profond de lui-même qui décide ³. » « Les forces motrices de notre vie sont des valeurs absolues. Ces valeurs peuvent être dénommées mais non démontrées ⁴. ».

1. D. III, 21. —

2. D. III, 60.

3. *An Deutschlands Jugend*, p. 44.

4. *Idem.*, p. 43.

En réalité tout acte de volonté est un élan du cœur et un acte de foi. « Que peut-on démontrer ? à peine le passé, à peine même la vérité de la géométrie euclidienne ; mais au grand jamais ni nos sentiments, ni nos émotions, ni nos prévisions. Toute conception dans les affaires, toute mesure d'organisation sont contestables, et cependant le monde persiste à rechercher avec une religieuse confiance ce qui est bien ¹. » Homme inquiet, au lieu de douter ou de médire de l'aspiration ardente de l'âme, « ose la prendre elle, et non l'absolu conçu par l'entendement, pour axe temporaire de ta vie intérieure, et l'existence recouvrera son sens. La notion intellectuelle de l'absolu anéantit la volonté, mais la foi silencieuse dans le transcendant donne à la pensée des buts adéquats, incite la volonté à aimer l'homme, la nature et la divinité, et enflamme le cœur pour l'action ². »

Qu'importent, dès lors, les déboires que nous cause notre entendement débile : la volonté nous élève bien haut au-dessus de lui, et nous ouvre un premier chemin vers le domaine de l'âme. « Tout vouloir est fait d'amour et de prédilection qui ne se démontrent pas ; il vient de l'âme, et près de lui l'intellect qui compte, mesure et pèse se tient, isolé et prétentieux, en qualité de caissier à l'entrée du théâtre du monde. Notre action émane de l'instinct inconscient le plus profond, notre amour vient d'une force d'appétence divine, nos soucis appartiennent au monde futur

1. *D.* III, 21-22.

2. *D.* III, 22.

inconnu, et nos croyances se meuvent dans le monde de l'infini. Rien de tout cela n'est démontrable, et pourtant rien n'est plus certain ; rien de tout cela n'est saisissable, et pourtant chaque véritable pas de notre vie est fait au nom de cet inexprimable ¹. »

Dans l'ordre de la pensée nous ne sommes pas non plus sans un moyen d'atteindre à la connaissance vraie des choses. Là aussi le scepticisme est une sinistre duperie. « Car une seule chose nous autorise à réfléchir et à communiquer nos réflexions, c'est de prendre l'univers au sérieux, et de croire qu'il a un sens et de la cohésion... (l'opinion contraire) entraîne logiquement à mener une vie anti-spirituelle de jouissances animales, et à réduire la conscience morale à la peur de la police. Le pickpocket de la vie nie le prix de la sueur qu'il dissipe et avilit... Sans doute, ni les connaissances acquises, ni une éducation apprise ne peuvent briser les mottes dures du champ qui nous est confié ; un savoir orgueilleux et tâtillon n'est pas fécond. N'empêche qu'il faut prendre au sérieux tout événement terrestre. Des sens fidèles et un esprit qui se donne nous font aller jusqu'au fond même des faits quotidiens, et dédaignent de simplement effleurer les apparences des choses ² ». Il n'est pas vrai que la défaillance de l'intellect soit totale. « L'erreur naïve de toute la philosophie a été son audace à vouloir pénétrer tous les royaumes à l'aide de l'intellect, de la

1. D. III, 60.

2. D. III, 20.

logique, de l'arithmétique, sans se demander jamais, si cette pensée intellectuelle avait une valeur absolue, ou même si elle représentait l'unique force de l'esprit ¹ ». En fait, l'intellect marque une étape considérable dans l'évolution que la nature accomplit, depuis la cellule primitive jusqu'à l'âme. Si « l'humanité veut gagner le royaume de l'âme, il faut qu'elle rassemble toutes ses forces vives, il faut qu'elle tende au maximum, en quantité et en intensité, la force de l'intellect, la seule dont elle dispose librement... Car l'un des chemins qui conduisent à l'âme passe par l'intellect ; c'est le chemin de la conscience claire et du renoncement, la route vraiment royale, celle de Bouddha ². » Que l'on se rende compte de l'impuissance de l'intellect dans certains cas, qu'on l'applique à des fins adéquates et « il apparaît comme le plus puissant essor depuis l'origine de notre planète ».

Ce n'est pas tout d'ailleurs. Cherchez en vous-même, et vous découvrirez à votre joyeuse surprise une force plus efficace que l'intellect pour atteindre à la connaissance vraie. « Si nous descendons jusqu'au tréfonds immaculé de la conscience, nous n'y trouverons pas le vide ; nous remonterons avec la certitude de l'infini, du caractère divin de la création, avec la révélation de la mission de notre âme, de nos forces supra-intellectuelles, et avec le secret du royaume de l'âme ³. » Une telle connaissance est, à la vérité, infaillible.

1. D. III, 164.

2. D. III, 33

3. D. III, 15-16.

« L'âme qui ne pense pas, mais voit, est incapable d'erreur. De même que l'œil inexercé, mais normal, aperçoit à la première vue d'un dessin la faute de perspective qui a échappé au dessinateur qui l'a tracé, de même l'âme ressent avec une pénétration parfaite la concordance d'un raisonnement avec la loi de la nature, et perçoit toute violation de cette loi comme une dissonance. Sans avoir besoin de raisonner elle est sûre de ce qu'elle croit ; elle reconnaît à l'odorat et au goût, pour ainsi dire, la vérité, l'erreur et le mensonge ¹. » Cette certitude s'impose à nous de façon irrésistible parce que nous avons éprouvé, par un contact direct, l'ordre harmonieux de l'univers qui se reflète dans chacun de ses éléments, et l'accord qui existe entre notre vie intime et le monde extérieur. « Toute évolution est une ascension de l'esprit, et notre vie interne, si elle est ressentie purement et interprétée en dehors du désir, participe comme un microcosme à la vie de l'univers. C'est là l'explication de la prophétie. Depuis le commerçant qui prévoit froidement un revirement du marché, jusqu'à l'homme d'Etat qui a une perception adéquate de la nécessité politique, depuis la connaissance approfondie d'une destinée humaine jusqu'à la vision pénétrante de l'univers, se révèle à tous les degrés de l'activité intellectuelle et intuitive, le parallélisme de l'esprit en nous-mêmes et dans le monde extérieur. Dans le son de tout instrument organisé résonne le déroulement de la symphonie ². »

1. M. II, 55.

2. D. III, 25-26.

*
*
*

Ce que sera l'œuvre de Walther Rathenau écrivain, qui ne le devine aisément ? La vie de l'homme moral, de l'homme social, voilà à quoi il prend intérêt. Et plus encore à la vie collective, son organisation et son fonctionnement. Cette mission lui paraît si belle que Jésus-Christ, à son sens, n'en choisirait pas d'autre aujourd'hui. « Il ne parlerait pas, comme un pasteur formé à l'Université, dans une langue copiée sur l'antique et en paraboles syriennes ; il traiterait de politique et de socialisme, de l'industrie et de l'économie politique, de science et de technique ¹. » On entendra donc le directeur de tant de grandes entreprises. Mais n'attendons pas de lui qu'il se soucie uniquement et légèrement de bienveillantes améliorations matérielles. Il ajoute aussitôt : « Jésus n'aurait assurément pas traité de ces choses comme un reporter qui les tient pour des objets accomplis en eux-mêmes et s'en émerveille, mais les yeux fixés sur les lois célestes auxquelles nos cœurs obéissent ». Et le livre *Des choses à venir* ² débute ainsi : « Ce livre traite de questions matérielles, mais en vue du spirituel. Il parle de travail, de misère et de gains, de biens, de droits et de puissance, de reconstruction technique, économique et politique, mais il ne pose ni ne considère ces concepts comme des valeurs en soi ³. » Rien d'étonnant puisque Wal-

1. D. III, 63.

2. Dédié à son père Emil Rathenau.

3. D. III, 13.

ther Rathenau se refuse à admettre que la matière prenne le pas sur l'esprit, que les fins poursuivies par l'humanité soient exclusivement matérielles. Notre siècle mérite d'être appelé le siècle de la machine, mais cela ne signifie point que l'homme soit devenu lui-même une machine. Une âme vit sous la blouse de l'ingénieur et de l'ouvrier. C'est elle qui commande et ordonne : les monstres d'acier vont et viennent, grondent, hurlent et travaillent à la volonté de l'homme, leur dompteur. Ils ont tort ceux qui prétendent que la destinée de l'homme est de rechercher le bien-être matériel. « Nous ne sommes pas ici-bas pour être heureux. Notre volonté n'est pas faite, et encore moins l'évolution, pour accroître notre bonheur. Notre route ne mène pas au bonheur mais à la perfection, elle conduit à l'âme, et dût-il nous en coûter notre bonheur. Et nous faisons cette route non seulement parce qu'il le faut, mais encore parce que nous le voulons, parce qu'il existe en nous-mêmes d'autres mobiles ¹ ». « Nous ne vivons pas pour nous-mêmes, mais pour un Dieu... Ni la crainte, ni l'espérance ne sont les mobiles. Pas davantage l'effort intellectuel vers un équilibre mécanique, ni la bonté, ni même la justice. Mais la foi, fille de l'amour, la détresse la plus profonde, et la volonté de Dieu ². » Ce but sublime est assigné à l'humanité tout entière aussi bien qu'à l'individu. « Ce qui est décisif, c'est l'idée que l'institution consacrée compte plus que

1. *An Deutschlands Jugend*, p. 28.

2. *D.* III, 18-19.

les besoins de l'individu, le pressentiment que l'homme n'est pas créé pour un bonheur terrestre, mais pour remplir une mission divine, et la conviction que la communauté humaine ne constitue pas une association d'intérêts, mais une patrie de l'âme ¹ ». Et Walther Rathenau écrira pour l'inviter et l'encourager à se diriger vers elle.

Mais cet appel, quelle forme doit-il prendre ? Comment lui donner la force d'entraîner les hommes ? Un point est certain ; c'est à l'âme qu'il faut l'adresser. Ne comptez pas éveiller ici-bas une vie meilleure en transformant les institutions matérielles. Elles sont secondaires et non primordiales. « La foi véritable naît de la force créatrice du cœur, des suggestions de l'amour ; elle crée des tendances, et les événements les suivent docilement ² ». Un changement matériel doit-il se produire, un changement des dispositions le précède toujours. « Les tendances attendent cet ébranlement initial. D'elles-mêmes elles auraient bien la force, mais non l'envie de quitter les voies coutumières ; lorsque les institutions vieillissent on s'en aperçoit, non pas à ce que les tendances se modifient d'un seul coup, mais à ce qu'elles deviennent incertaines et timorées ³ ». Pour provoquer un revirement des tendances sera-t-il besoin de démonstrations scientifiques ? Mais non, puisque les sciences, bonnes pour éclairer l'entendement, ne sauraient emporter la conviction du cœur. « Le savant est aux antipodes de l'homme d'action...

1. D. III, 52.

2. D. III, 17.

3. D. III, 141.

Pour agir il importe moins de savoir si un fait est vrai que de savoir lequel de deux ou plusieurs faits ou ensembles de faits a le plus de poids... Il faut avoir le sentiment intérieur de fins qui sont fixées non par la recherche et le savoir, mais par une vision consciente ou inconsciente de l'univers. Le domaine de l'action est infiniment plus voisin de la création artistique que de la science¹ ». Les sciences ne peuvent être que d'utiles auxiliaires qui ravitaillent les troupes d'élite pour l'assaut.

Alors, des raisons historiques pour convaincre les hommes ? Pas davantage. L'histoire est frappée de la même impuissance à persuader, et elle a, en outre, d'autres faiblesses. Elle nous renseigne incomplètement : elle marche toujours de sommet en sommet, en négligeant ce qui se passe au fond des vallées ; « elle ne dit rien des innombrables anonymes, et reste toujours encore une chronique des vainqueurs et des héros² ». Elle ne tient pas compte d'un phénomène capital que Walther Rathenau appelle « substitution du contenu ». « Les institutions humaines conservent leur nom et leurs attributs essentiels tout en changeant de contenu et même d'essence³ », de même qu'au bord de la mer un animal nouveau vient s'installer dans une vieille coquille abandonnée. Il y a donc danger à vouloir raisonner sur les institutions actuelles, sur la forme de l'Etat notamment, d'après celles de jadis qui portaient le même nom, et néanmoins étaient foncièrement différentes. Il n'y a pas moins

1. D. III, 239.

2. D. III, 23.

3. D. III, 79.

de danger enfin à invoquer la tradition pour expliquer ou justifier telle politique : en fait, la continuité qu'on prétend constater et maintenir n'est qu'une illusion. « Une description du présent est presque aussi subjective que les visions d'avenir, et le passé, qui paraît si objectif, n'est qu'une image changeante ¹ ».

Non, l'âme ne vibre qu'à l'appel d'une autre âme. Walther Rathenau ne cherche donc pas à démontrer, mais à convaincre. La vie, l'étude, la réflexion l'ont beaucoup instruit ; rien d'un savoir abstrait ne passera dans son œuvre, mais seulement ses impressions et les opinions auxquelles il est attaché. « Les choses que j'ai à dire, qu'elles soient vieilles ou neuves, fortes ou contestables, ne sont pas des constructions, mais des impressions interprétées et des choses vécues, qui me paraissent à moi, que je sais être ni crédule ni téméraire, plus vraies et plus solidement assemblées que les faits et images du monde auxquels nous sommes accoutumés à croire. On ne peut donc les appeler que des confessions ² ». Il parle comme un fervent dont le cœur déborde. « Si vous me fermez vos oreilles, je me parlerai à moi-même, ou bien à mon créateur, car il faut que je parle, et ne dois rien taire. D'autres viendront, à l'esprit plus lumineux, au cœur plus pur, d'une nature plus noble qui obligeront à croire les choses qu'ils annonceront et que je ne fais que bégayer ³ ». Son effort ne tend pas à enseigner ni même à édifier : par

1. D. III, 241.

2. M. II, 17.

3. *An. Deutschlands Jugend*, p. 8.

l'intuition, il a eu la révélation du royaume de l'âme, et il s'en fait le prophète. Il ira répétant sans cesse, par un appel direct d'homme à homme, que ce royaume existe, que nous pouvons et devons le gagner, et « qu'en imprimant la direction de l'âme à la vie, en spiritualisant l'ordre mécanique, nous transformerons le jeu aveugle des forces en un cosmos conscient, libre et digne de l'homme¹ ». Son œuvre est une longue confession prophétique.

Mais d'où lui viendra sa force s'il ne veut point apporter la preuve de ses assertions ? Oh, avant tout de la puissance de persuasion qui émane de la vérité même. Les révélations de l'intuition sont pures d'erreurs, et s'imposent à la pensée de façon involontaire et irrésistible. Elles portent « le signe de la vérité vivante : la puissance avec laquelle elle s'adresse aux cœurs. Toute parole véritable sonne vigoureusement, et toute pensée qui est née non pas dans les labyrinthes de l'entendement dialectique, mais dans les chauds replis de la sensibilité, engendre la vie et la croyance² ».

Sans doute notre langage tout intellectuel trahit plus qu'il ne seconde l'expression de pareilles vérités. « Celui-là le sait qui s'est risqué à traduire en symboles, ou raisonnements de la vie conventionnelle les apparitions qu'il a eues d'enchaînements invisibles ; si le génie divin ne lui dicte pas ses phrases par dessus son épaule, il connaît des années de souci et de doute, où dans le flot des concepts aucun, parmi les signes et symboles aucun n'arrivera à recouvrir et épuiser sa vision qui

1. *D.* III, 57.

2. *D.* III, 61.

n'est pas douteuse mais inexprimable¹ ». De telles vérités finissent néanmoins par trouver une forme acceptable. Walther Rathenau a connu les difficultés, et parfois le succès aussi. Sa confession suit la marche même du travail de la pensée : peu de déductions logiques, plutôt des aperçus successifs, un désordre apparent et de fréquentes répétitions d'une même idée. Ici une question préjudicielle est élucidée, ou une objection réfutée, là un résumé reprend les points déjà acquis ; mais toujours on sent de longues expériences et réflexions préalables, et par un rythme interne l'œuvre avance vers la conclusion annoncée. Souvent les phrases ne sont point exemptes de précieuse et subtile affectation, ou se couvrent d'un réseau barbelé de termes abstraits, ou techniquement scientifiques ; mais elles ont souvent aussi une simplicité pleine et précise qui dessine exactement la pensée. Des images et comparaisons, empruntées en grand nombre aux mathématiques ou à la physiologie, réussissent à rendre concrètes et saisissables les visions fuyantes, parce qu'elles n'ont pas seulement « cette ressemblance géométrique qui nous laisse froids² », mais obtiennent aussi l'approbation de notre sentiment.

Et les prédictions de ce prophète tirent encore leur force de sa prudence. Il ne vise pas à nous frapper d'étonnement par une théorie entièrement neuve. Tout au contraire, il sait que « les grandes croyances de l'humanité ne sont pas quelque chose

1. *M.* II, 17.

2. *M.* II, 20.

de fortuit ; leur nombre est limité, et peut-être même définitivement arrêté ¹ ». On reconnaît la vérité d'une doctrine non pas à la nouveauté de ses données, mais aux vérités partielles, unanimement admises déjà, qu'on y retrouve après l'avoir dépouillée de ses éléments accidentels de temps et de personne. Et aussi à leur concordance avec ce que nous connaissons de la réalité. Prophétie n'est pas rêverie. La vision d'avenir doit naître d'une perception lucide de la réalité. « Il ne faut croire aucune prédiction, aucun poète, si l'image qu'il trace de l'avenir ne luit pas déjà dans le réel, contemplé, il va de soi, avec hardiesse et liberté ² ». Walther Rathenau utilise donc les vérités acquises par le labeur des philosophes et savants qu'il a pratiqués : des rapprochements, des arrangements personnels leur donneront une valeur nouvelle sous sa plume. De son sens du réel peut-on douter ? Si hardies que paraissent les innovations qu'il projette, il ne croit pas dépasser la limite des possibilités qu'offre la réalité. L'ardeur du prophète est soutenue par l'expérience de l'homme d'action qui connaît le prix des choses, et dont le secret est de savoir à tout instant en tirer le meilleur profit. Souvent la flamme vive de l'apôtre, mais point de colère destructrice, et rarement du mépris ou de l'ironie ; une aspiration religieuse vers une perfection future, mais de l'équité envers le présent et le passé dont plus d'un élément n'est pas mauvais et peut être utilement employé. Il ne veut

1. *M.* II, 17.

2. *M.* II, 21.

pas tant briser les idoles impures que leur substituer des divinités vraies vers qui montera l'adoration des fidèles mieux dirigés. Il se conforme, s'il peut, à la recommandation qu'il fait à tout prophète : « ne jamais quitter la terre du pied, ni les astres des yeux ¹ ».

1. *D.* III, 27.

CHAPITRE II

La « mécanisation »

L'objet principal de l'œuvre de Walther Rathenau est la réforme de l'ordre social actuel. Il est donc naturel que son premier grand ouvrage *La critique du temps présent*¹ soit consacré à l'étude de cet ordre, à l'explication des imperfections que l'on est unanime à y constater, et à la possibilité d'y remédier.

Selon lui, le problème social peut être posé ainsi. Le milieu du XIX^e siècle — on peut même choisir pour date l'année 1850 — « est marqué par une profonde coupure. D'un côté, l'ancien temps, la civilisation démodée, le passé historique ; de l'autre, nos pères et nous, les temps modernes, le présent ». Les trois générations — si à nos pères et nous on joint nos enfants — qui se sont succédé depuis 1850, nous les comprenons de plain-pied, et connaissons bien leur caractère : elles sont mobiles et sociables, primesautières, avides de réflexion et pleines d'aspirations mélancoliques, critiques, arrivistes et agitées. Celles qui se trou-

1. Dédié à Gerhart Hauptmann.

vent en deçà de la coupure, nous sont plus étrangères : elles sont faites d'hommes sédentaires, fixés sur leurs biens héréditaires, entourés d'objets fabriqués à la main, accomplissant leur vie selon les cycles traditionnels. De ces hommes nous trouvons encore quelques spécimens dans les campagnes lointaines, celles du Holstein ou de la Suisse septentrionale. Et il ne nous paraît pas que ces dernières générations, jusqu'en 1850, soient séparées de toutes celles qui les ont précédées par des différences essentielles.

En même temps, nous sommes frappés de l'uniformité qui caractérise l'époque moderne. Toutes les villes se ressemblent avec leurs rues et maisons identiques, leurs mêmes réseaux de voies de communication et de fils aériens. Il ne subsiste d'originalité que dans les monuments encore conservés des anciens temps. L'uniformité intellectuelle et morale n'est pas moindre. D'un pays à l'autre ce sont les mêmes caprices, modes, passions, amusettes, distractions, joies, arts, sciences et travaux. En des parlars divers ce sont les mêmes idées qui s'expriment dans toutes les langues, et cela au moment même où l'on professe de ne priser rien tant que l'originalité locale, nationale et individuelle. On en vient à se demander s'il est possible que les hommes du passé, tels que nous les ont décrits les historiens ou représentés les peintres, aient jamais vécu. Des Germains de Tacite ! Ces figures idéales des primitifs ! Des hommes d'une fierté humble, d'une fidélité avisée, d'une foi intrépide, d'une délicatesse pleine de force. Nous ne retrouvons plus de types analogues dans

les rues de nos villes. Mais il existe encore dans certaines provinces perdues des individus, des groupements qui expliquent et justifient les descriptions anciennes. En les voyant, qu'il s'agisse de simples paysans ou de bourgeois plus aisés, nous reconnaissons les qualités qu'on célébrait et qui semblent avoir disparu de nos jours.

« Que s'est-il donc passé au cours de ces siècles ? Quel événement a ainsi changé les hommes, leurs corps et leurs âmes ? Quel mouvement s'est emparé de leur esprit pour qu'il transformât aussi complètement le monde, et que ce monde transformé réagît en retour sur les esprits et les âmes ? Existe-t-il un phénomène central qui soit l'origine et l'axe de ces temps et de ce monde nouveaux qui, bien que l'histoire passe pour une perpétuelle répétition, nous enveloppent et nous dominent de façon absolue, sans que nous puissions rien trouver, de pareil ou de comparable dans le passé¹ ? » Si l'on réussissait à distinguer une force de ce genre, il serait possible de se faire une notion plus exacte de l'époque moderne, et de deviner aussi le sens de son évolution.

On a déjà, essayé, à plus d'une reprise, de donner une explication de ces faits. On a désigné comme cause de cette transformation : certaines guerres, les grandes découvertes des xv^e et xvi^e siècles, les progrès de la science, le calvinisme, le judaïsme, le goût du luxe, le culte de la femme, le prussianisme et le capitalisme. Mais ce ne sont là que des explications insuffisantes. On dit, par exem-

1. K. I, 18.

ple : la cause cherchée est le développement des communications. Mais d'où provient-il ? De la machine. Et la machine ? Du progrès de la technique ? Et la technique ? Elle est une application des sciences. Et d'où vient l'essor des sciences modernes ? Elles découlent de la scolastique. Et l'on remonte ainsi d'énigme en énigme jusqu'au déluge. D'ailleurs chacun de ces faits n'est-il pas plutôt une conséquence qu'une cause ? Si l'organe facilite la fonction, c'est d'abord la fonction qui a créé l'organe. La fabrication en masse par la machine incite à la consommation, mais la machine fut inventée pour satisfaire les besoins accrus de la consommation. Il faut donc s'enquérir d'une cause véritable et plus profonde.

Si nous revenons à la période de l'histoire qui finit vers 1850, nous noterons deux grands faits. La population de tous les pays était nettement divisée en nobles et roturiers ; les pays étaient habités par des tribus dont nous savons peu de chose, puis furent conquis par des Germains d'essence supérieure aux indigènes, qui s'y établirent en seigneurs et maîtres. Des différences physiques et morales faisaient des vainqueurs et des vaincus deux races différentes. Les esclaves sont « de petite taille ; leur chevelure est courte, crépue et de couleur foncée ; c'est pourquoi dans tous les pays l'homme libre est obligé de laisser flotter simplement autour de la tête sa longue chevelure blonde. Les tableaux anciens, et cela jusqu'à l'époque contemporaine, représentent les paysans, serfs et criminels avec les mêmes traits : crânes ronds, visages larges, nez courts et retroussés, membres

courts et ramassés. »¹ Aujourd'hui encore, on peut se rendre compte de la réalité et de la persistance de cette dissemblance physique. Les nobles étaient entraînés à la chasse et au maniement des armes, habitués au commandement, peu sociables, et de goûts raffinés. Ils ne travaillaient pas. Leur idéal moral tenait dans ces deux mots : honneur et courage. « L'adresse manuelle, la ruse inventive et la lâcheté étaient l'héritage des êtres au teint foncé »², ainsi que les qualités de tous les faibles et opprimés « la ténacité, la faculté de s'adapter aux circonstances et de prévoir »³.

Nous constatons, d'autre part, que la domination des nobles, après s'être maintenue, à peu près intacte, pendant quelques siècles, a continuellement décliné. Pourquoi? Ils ne représentaient qu'une élite numériquement très faible par rapport à la plèbe. Les querelles, les guerres, l'interdiction des mésalliances les empêchèrent de croître en nombre. En revanche, les autres se multiplièrent sans cesse, favorisés par les énormes défrichements, les inventions, les découvertes. Il naissait toujours plus de vilains que les guerres et les épidémies n'en tuaient. La diffusion des doctrines chrétiennes de douleur et de renoncement les grandissait moralement au détriment des nobles. De là, un bouleversement profond dans tous les pays d'Europe. La population qui y était clairsemée devient de plus en plus dense. Des besoins nouveaux, partant des organismes nou-

1. K. I, 30.

2. K. I, 30.

3. K. I, 33.

veaux, font leur apparition. L'équilibre des forces sociales est rompu. Les vilains, ayant toujours eu la supériorité intellectuelle et ayant acquis en outre la supériorité numérique, disputent la puissance aux nobles. Ceux-ci résistent, mais leurs doigts affaiblis tiennent les rênes avec une mollesse croissante. Le conflit n'est pas toujours sanglant ni même visible; il n'en est pas moins permanent et chaque concession, octroyée ou arrachée de force, consolide la situation de la caste inférieure. Bientôt la noblesse ne conserve plus que l'apparence du pouvoir. Un dernier effort, et la tumultueuse éruption des masses perce la mince écorce qui l'enserrait. La noblesse est absorbée par les foules. Cette mutation s'accomplit en Italie du xv^e au xvi^e siècle, en Angleterre et aux Pays-Bas aux xvi^e et xvii^e siècles, au xviii^e en France et au xix^e en Allemagne, où elle n'est pas encore achevée.

A ce double phénomène correspond une double conséquence. « La densité plus grande de la population a suscité l'apparition dans le monde sensible, d'une force qui la compense, que je nommerai « mécanisation », et qui tend à tirer de notre planète surpeuplée des possibilités de subsistance et d'existence pour d'innombrables nuées d'êtres humains; la mutation s'est répercutée sur le cerveau des peuples sous la forme d'une « dégermanisation » qui a créé un nouveau matériel humain, singulièrement bien adapté aux tâches imparties à la mécanisation ¹ ». Entre les deux

1. K. I, 36-37.

phénomènes il existe une corrélation étroite. « La densité plus grande a provoqué le renversement des races, et seul ce renversement a pu créer les conditions nécessaires à l'accroissement de la population ¹ ». Les nobles germains, avec leurs qualités de maîtres, eussent été incapables d'inventer la mécanisation, tandis qu'elle sortait spontanément des mérites ou des habitudes des esclaves.

*
* *

Mais comment la mécanisation a-t-elle eu pour effet une transformation si radicale de toute l'existence des hommes? Nous pourrions nous en rendre compte en étudiant les changements qu'elle a fait subir à la production industrielle, à l'activité individuelle et à la vie sociale.

La production d'abord. Trois facteurs, en effet, concourent à l'entretien de l'existence de l'humanité : le travail de l'homme, les surfaces habitables de la terre, la quantité des matières premières. Le rendement des deux premiers est limité. Par contre, les ressources matérielles sont pratiquement à peu près inépuisables. Donc, le jour où la population augmente, si l'on ne veut pas, soit recourir à l'odieux et mortel malthusianisme, soit essayer comme les anciens habitants de la terre pouvaient encore le faire, il est nécessaire, les deux premiers facteurs demeurant constants, de pratiquer une exploitation toujours plus intensive des ressources naturelles. On y parvient grâce à des procédés qui constituent l'essence

1. K. I, 89.

même de la mécanisation : division du travail et travail par grandes masses, utilisation bien organisée et perfectionnement constant de la technique.

Ainsi poussée, la production avec ses milliers de tentacules appliqués en tous les points du globe, avec ses milliers d'artères et de vaisseaux qui amènent, concentrent, emmènent et répartissent les produits bruts, puis manufacturés, a atteint une extension et une activité que l'imagination a peine à concevoir. L'homme a accéléré de façon inouïe le débit des ressources naturelles, et forcé les champs eux-mêmes à livrer des moissons plus rapides et dix fois plus abondantes que par le passé. Pour aller plus vite, la machine travaille à la place de ses mains. Elle produit sans arrêt. Elle pousse à la consommation, qui à son tour crée de nouvelles machines pour se satisfaire. Elle éveille l'instinct de la nouveauté, le goût du luxe, le désir de posséder : il ne lui en coûte guère de fabriquer toujours davantage, et le neuf est moins dispendieux que la réparation ; il ne lui en coûte guère d'ajouter des ornements flatteurs, et les prix bas ont fait que telle maison modeste ou pauvre de Berlin contient plus de meubles et de provisions de toutes sortes que les palais des rois grecs. L'objet fabriqué par la machine avec le minimum de matière première et le maximum de simplification fatigue vite son propriétaire, et se détériore non moins vite, au lieu que l'objet sorti des mains de l'ancien artisan, construit avec amour, d'après des règles et non d'après des formules mathématiques, avec des matériaux nuancés parce qu'ils n'étaient pas abso-

lument purs, plaisait comme un être vivant, et vieillissait sans se détériorer. Une partie des objets que la machine produit ne sont pas immédiatement consommés, mais serviront indirectement, sous forme de constructions nouvelles, d'instituts scientifiques ou artistiques à développer encore la production. Ainsi le besoin a provoqué la production, et réciproquement celle-ci excite le besoin : c'est dire qu'elle est devenue sa propre fin.

A son tour la propriété dut être « mécanisée ». Son but n'était plus de donner au possesseur le moyen de subvenir à son existence, mais de rendre possible le jeu nouveau de la production, de fournir le texte, de veiller à la mise en scène et à la distribution des rôles dans ce grand drame qui se déroulait. Elle dut se faire souple et divisible, mobile et susceptible d'accumulation à l'infini, échangeable et transmissible. C'est là ce que nous appelons le capital. Et ces caractères vont sans cesse en s'accroissant. Aujourd'hui, le capital montre une analogie frappante avec la nature des liquides, et obéit, dans certaines limites, aux lois de l'hydrostatique et de l'hydrodynamique. A chaque aspect rigide du capital correspond une forme fluide : propriété foncière et hypothèque, marchandises et lettre de change, travail et actions, économie nationale et emprunts publics, fortunes non spécialisées et billets de banque. Ces formes fluides permettent des concentrations énormes, et l'envoi rapide de sommes d'argent sur les points où un appel est fait.

En face de cette organisation du capital, il en existe une autre non moins puissante, qui tantôt

s'appuie sur celle-ci, et tantôt la soutient : l'organisation de l'Etat. De temps immémorial, deux principes s'y disputent la prédominance. L'un est mystique, et tend à consolider la tradition et les visées générales de l'Etat ; l'autre est mécanique et se préoccupe surtout des tâches et des soucis croissants du moment. Primitivement, le principe mystique l'emportait, grâce à l'intime union de l'Etat et de la religion. Mais les religions perdirent de leur absolutisme, et l'Etat, de sacrement devint institution. Le mot de Frédéric II sur le souverain premier serviteur de l'Etat est le plus profondément révolutionnaire que l'on puisse concevoir, et consacre cette transformation, en proclamant que l'Etat est une œuvre humaine, d'utilité et de bien publics. De nos jours on a voulu, non sans raison ni succès, remettre en vigueur le principe mystique. Que son rôle est mince pourtant ! En dehors de la charge des intérêts matériels de la communauté, les fonctions que l'on attribue à l'Etat, ou bien peuvent lui être retirées sans modifier son essence comme la protection des cultes, des sciences, des arts, de l'enseignement, ou bien sont étroitement liées à la mécanisation, comme le soin de l'industrie, du commerce, des finances, même de la justice et de la politique extérieure. « Il serait peut-être prématuré de définir l'Etat un groupement armé de production sur une base nationale ; mais il est à coup sûr retardataire de le considérer comme une institution mystique superposée à l'organisation économique et sociale du monde mécanisé ¹. »

1. K. I, 68.

La mécanisation a gagné ensuite des domaines qui semblaient devoir lui être fermés. Les églises se sont organisées, hiérarchisées, se font concurrence, ou finissent même par s'entendre sur « le partage des zones d'influence, pour ne pas dire des débouchés ». Les sciences ont poussé loin la division du travail : elles ont leurs laboratoires industriels, leurs associations et leurs congrès.

Dans quel filet au réseau serré la mécanisation n'enveloppe-t-elle pas tous les membres de la société humaine ? De toutes parts les obligations pèsent sur l'individu, qui ne peut pas ne pas avoir un emploi, une fonction, ou un rôle défini. Chacun est soldat, électeur, ouvrier ou patron, locataire ou propriétaire, employé, adhérent de tel groupe, telle société. Dans les pays civilisés aucun métier n'est plus difficile que celui d'ermite, car nul n'échappe à ses obligations et à sa profession. Or, cette circonstance a pour effet d'uniformiser les individus. En se frottant continuellement les uns aux autres, leurs angles s'arrondissent et chacun s'imprègne un peu des qualités et des connaissances de tous. La division du travail, loin d'enrayer cette tendance, comme on s'y attendrait, la renforce : celui-ci est avocat et celui-là médecin, mais cela importe moins que le fait qu'ils emploient des formes de pensée et de travail analogues ; la similitude des revenus compte plus que la diversité de leur origine. La mécanisation du travail agit dans le même sens, car elle diminue sans cesse la part d'initiative individuelle, et pose des problèmes différents en apparence mais qui se résolvent toujours d'après des règles iden-

tiques, comme les problèmes des robinets ou des trains à l'école. De même encore la croissance continue du bien-être général, qui a été particulièrement sensible en Allemagne depuis 1870.

Plus grave que cette uniformité est un autre effet de la mécanisation. Si le bien-être général s'est accru, il ne l'a pas fait dans la même proportion que certaines fortunes. Les riches ont constitué une classe puissante. Ils se sont trouvés, en Allemagne notamment, en présence d'une survivance de la féodalité, la caste noble qui a su, en se cramponnant à la terre, et en obtenant l'appui des souverains inquiets, conserver une partie de sa puissance. Parfois ces deux groupements se sont heurtés, mais plus souvent ils se sont entendus, et d'accord ils opposent au prolétariat une barrière à peu près infranchissable. Malgré ses efforts et ses conquêtes matérielles, le prolétariat porte l'opprobre d'une angoissante infériorité physique, intellectuelle et morale.

La vie privée n'a pas été moins profondément influencée. Quel contraste entre l'existence patriarcale, toute proche de la nature, ignorante et contemplative d'autrefois, et celle que mènent les hommes actuels. L'école, les voyages les instruisent, ils voient dans une seule rue de la ville plus de richesses et de merveilles que n'en possédaient Babylone, Bagdad, Rome ou Byzance ; le journal, chaque matin, les relie au monde entier. Plus de temps pour la jouissance tranquille ; on juge, on classe, et l'on passe avidement à d'autres nouveautés. D'autre part, le travail n'est plus une fonction de la vie, une adaptation du corps et de

l'âme aux forces naturelles, mais une fonction étrangère, un gagne-pain qui n'en finit jamais. Aussi le respect de l'autorité s'efface : quand le fils répétait exactement le travail du père, il savait que celui-ci avait acquis plus d'expérience que lui, et demandait naturellement son conseil ; de nos jours le fils qui voudrait ne rien changer aux méthodes de son père sombrerait sans rémission ; d'autres procédés et d'autres habiletés sont nécessaires ; on ne respecte plus que le succès. La concurrence est partout aujourd'hui. Faire honnêtement sa besogne, et s'en rapporter à quelques dirigeants des destinées de l'Etat ne suffit plus ; il faut être au courant de grandes questions ; tout le monde est homme d'Etat et se croit apte à donner son avis sur la chose publique, voire à l'administrer. Le travail a changé d'allure : de moins en moins manuel, il laisse au cerveau tout le loisir de travailler. Pourtant une tension ininterrompue est nécessaire pour ne rien oublier ou rater dans sa besogne. Le soir vient, et au lieu de repos, l'esprit encore tout agité recherche des excitations nouvelles et plus prononcées. Les sens comprimés aspirent à l'ivresse. On méprise les joies de la nature ou de l'art, et se rue vers l'auto qui dévore les kilomètres ou vers les cinémas. Même ces plaisirs ont quelque chose de mécanique. Et c'est ainsi que dans l'ensemble du mécanisme universel, l'homme est à la fois mécanicien et machine. « Il livre sa quantité d'énergie au volant de l'usine mondiale. Un moteur fumant n'est point un animal placide, que l'on met à la pâture en plein air ; on l'astique, le graisse, allume le foyer, et

de son pied métallique il repart, avec de nouvelles forces, de son allure cyclopéenne¹. »

Et pour qu'il ne s'arrête jamais, de puissantes forces motrices sont indispensables. Les appétits matériels, la faim et l'amour ne suffiraient pas. Les mobiles idéalistes, devoir, joie créatrice, curiosité scientifique, ne se laissent pas facilement mettre au service d'un monde matériel. Il faudra donc recourir à la plus banale et la plus incompréhensible de toutes les passions : l'ambition immodérée. Désir de jouissances d'abord, mais plus encore désir de jouer un rôle, d'attirer sur soi l'attention, l'admiration, l'envie. Non point la volonté d'agir, de dominer, mais celle de paraître. En même temps, un inexplicable souci de l'opinion, une servilité folle à son égard. C'est la passion des esclaves et leur revanche : ils redoutent l'opinion comme ils craignaient jadis la colère du maître, et ils cherchent à s'attribuer, par des avantages extérieurs qu'ils sont à même de conquérir, une valeur qu'ils sont incapables de trouver en eux-mêmes. Et il faut recourir à un second mobile de nature analogue : le désir de posséder. Les races et les êtres supérieurs l'ignorent presque, ou bien il se manifeste chez eux sous la forme du plaisir à ordonner, administrer ou créer. Mais c'est la forme la plus basse qui triomphe : le besoin de posséder des objets qui brillent, flattent, attirent ou excitent la jalousie. Il n'est point exagéré de prétendre que le tiers ou peut-être la moitié de la peine des hommes est dépensée à la

1. K. I. 88.

fabrication de tels objets. Cette véritable boulimie de colifichets est surtout fréquente chez les femmes. De toute manière, ces deux mobiles contribuent plus que tout autre phénomène à imprimer à notre époque sa caractéristique, qui est une activité essentiellement tournée vers le dehors.

Enfin, comme conséquence dernière, la mécanisation a fait, dans tous les domaines, varier la notion de l'idéal que l'humanité se propose d'atteindre.

On veut le corps humain « semblable à l'idéal des Grecs, mais sensiblement plus élancé, moins rebondi, les muscles plus fermes ». La femme moins large de poitrine, moins altière, plus délicate et plus virginale. On sent là, à ne s'y pas tromper, l'influence de l'idéal germanique, dont on continue ainsi à reconnaître le caractère de pure noblesse. Pour le caractère, ce sont toujours les notions germaniques de courage et de générosité qui prédominent. Ce sont ces qualités que l'on admire et célèbre, tandis que la lâcheté est partout honnie. Par contre, l'énergie à la manière américaine commence à en imposer aux masses, et l'audacieuse initiative à être plus prisée que les vertus guerrières. En même temps apparaît une compassion pour la misère, qui était inconnue au germanisme, et même au christianisme qui ne voyait en elle qu'une épreuve divine. En matière de religion, le catholicisme et la Réforme ont dû pactiser avec le vieil esprit germanique plutôt qu'ils ne l'ont vaincu. Certaines doctrines de Jésus-Christ sur l'amour, le renoncement au monde, l'humilité, l'innocence enfantine, le désintéresse-

ment, le royaume de Dieu sont restées ésotériques, et réservées aux saints. Le peuple a retenu le culte de la Vierge, la naissance et la passion du Christ, l'Olympe des saints, le concept de péché et de grâce, le ciel et l'enfer. Ces deux religions, sous l'influence de la mécanisation, se sont organisées en institutions d'Etat, en Eglises. Dans le fond, l'époque actuelle n'a plus, ou n'a pas encore d'idéal religieux : elle croit pouvoir trouver une explication rationnelle et matérialiste à toute chose.

L'idéal artistique de la mécanisation pourrait se définir « un art sensuel affranchi de toute contrainte¹ », c'est-à-dire un art qui n'obéit plus aux nécessités des métiers dont il n'était pas séparé autrefois, ni aux injonctions des rois ou des critiques officiellement patentés, et qui, en ce sens, s'ébat en pleine liberté, mais un art aussi qui s'arrête à la beauté des formes extérieures sans pénétrer jusqu'à l'âme. Il n'y a pas d'idéal stable, d'autant plus que les coutumes presque commerciales et la mode poussent à faire vite, à étonner, et à chercher toujours du nouveau. La science, on le sait, était née de l'attachement au réel des peuples primitifs et de l'idéalisme des Germains. Mais c'est la mentalité des esclaves qui en a accéléré le développement en lui assignant des fins utilitaires. Elle lui a imposé l'idéal de tout expliquer, tout calculer avec exactitude comme les sciences géométriques. En matière de politique internationale, voici quel fut le cours des événements : l'avènement de la mécanisation a surpris

1. K. I, 110.

les nations au moment où elles étaient encore divisées ; l'une d'elles, l'Allemagne, en a plus rapidement profité que les autres, et acquis une situation prépondérante qu'elle a scellée du pommeau de son épée. Il en est résulté qu'au lieu d'aller à l'internationalisme qui était dans la logique même de la mécanisation, c'est un nationalisme inamical qui l'a emporté dans le monde moderne. Mais il semble impossible que cet idéal se maintienne, et que les nations ne marchent pas, pour les rapports économiques tout au moins, vers la formation de grands groupements internationaux. Au point de vue de la constitution intérieure des Etats, l'idéal n'est plus de « gouverner » en ce sens qu'une seule volonté dirige tout le peuple vers un but précis, mais « d'administrer », en ce sens qu'une autorité supérieure s'efforce de gérer les affaires publiques en réfrénant et en ménageant les nombreux intérêts contradictoires.

*
* *

On le voit, jamais depuis les débuts de l'humanité, aucun système n'a exercé une influence aussi homogène, aussi profonde que la mécanisation. Les sources de la production comme ses méthodes lui sont soumises, et elle a imposé sa façon à toute la vie individuelle ou collective. Et c'est elle aussi qui porte la responsabilité du déplorable et douloureux désordre dans lequel se débat l'humanité de nos jours.

En tant que forme matérielle de la vie, la mé-

canisation doit être considérée comme une nécessité. Pour deux raisons. Personne n'émettra sérieusement l'avis que l'humanité devrait renoncer à exploiter la nature, et revenir à la simplicité des existences primitives. Se réfugier dans une solitude pour fuir la mécanisation serait une plaisanterie : le moindre vêtement, le premier outil dont le solitaire aura besoin, suppose le jeu du mécanisme complet du monde moderne. Ensuite, du moment que la densité de la population est un fait, il faudra toujours, sur quelque planète qu'elle se produise, recourir à des procédés semblables à ceux de la mécanisation, parce que le travail de tous est plus productif que celui d'un individu isolé, et que l'organisation des forces multiplie leur efficacité.

Certains résultats heureux de la mécanisation sont évidents. On lui est redevable des commodités de la vie, de l'emploi utile des capitaux, des premiers essais de la volonté nationale pour se faire entendre, de la diffusion des connaissances, des premières tentatives d'entente internationale, des progrès de la science et de la technique. Aucun perfectionnement ne lui est impossible dans l'ordre matériel. Que notre époque s'enivre de ses triomphes, rien de plus concevable. Mais les inconvénients l'emportent de beaucoup en nombre et en gravité.

« La mécanisation est une organisation matérielle ; créée par une volonté matérielle à l'aide de moyens matériels, elle pousse l'activité terrestre vers le contraire de la spiritualité... Même l'homme qui serait pur esprit est un être

de travail obligé de posséder ou d'acquérir pour vivre... Comme des siècles du travail obligatoire ont dû agir sur l'esprit humain ! L'ère de la division du travail exige la spécialisation ; ou si l'esprit se meut dans des normes et procédés demeurant toujours pareils, et si en même temps des milliers de renseignements lui font entrevoir comme en un panorama nébuleux la scène où se déroule, impitoyable et changeante, l'histoire mondiale, il en vient aisément à voir grand ce qui est petit, et petit ce qui est grand ; les impressions s'émoussent, et les jugements légers et inconscients sévissent. Le besoin de la nouveauté et de la sensation supprime l'étonnement et l'admiration ; et surtout on retrouve partout ces horribles termes de comparaison : le nombre et la grandeur ; la notion de dimension domine la pensée. De même qu'on mesure toute chose, de même on juge l'action d'après le succès : et celui-ci annihile le sentiment moral comme la perpétuelle action de mesurer étouffe le sentiment de la valeur qualitative des objets. La rapidité du jugement fait le succès ; l'erreur et l'illusion coûtent cher ; on devient sceptique. On ne veut pas pénétrer les choses, les hommes, les forces, mais découvrir ce qu'ils cachent ; plus de timidité ni de pudeur. Savoir c'est pouvoir, dit-on, et le temps est de l'argent ; c'est ainsi que l'on sait sans vraiment connaître, et que le temps s'enfuit sans gaieté. Les choses elles-mêmes, négligées et dédaignées, ne procurent plus de joie, car elles sont devenues des moyens. Tout est un moyen : les choses, l'homme, la nature, Dieu. Par derrière, apparaît le spectre irréel de

la chose en soi qu'on poursuit : le but. Le but qu'on n'atteint, n'atteindra et ne connaîtra jamais, ce mélange composite et trouble des notions de sécurité, de vie, de possession, d'honneur et de puissance, dont les parties s'évanouissent à mesure qu'on les atteint, ce mirage aussi éloigné de nous au jour de la mort qu'au premier départ. En face de lui se dresse, réel et infiniment trop redouté, le fantôme de la misère.

« Tiré et poussé par ces spectres, l'homme erre d'irréalité en irréalité ; c'est cela qu'il appelle vivre, agir et produire ; c'est cela l'héritage maudit qu'il transmet à ceux qu'il aime... Mais toute cette mentalité n'est qu'effort et aveuglement. Effort qu'aucun but ne satisfait, et qui est pourtant si déraisonnable qu'il finit par faire du travail une fin en soi, si enchaîné à la terre qu'il ramasse tout ce qui brille sur la route, et se traîne vers la tombe pliant sous le faix de ce poids mort ; aveuglement qui n'estime aucun fait assez réel, aucun savoir trop secondaire, et qui pourtant craint toute profondeur, dépouille le monde de sa chair et de son esprit, tue toute pensée mortelle, et méprise l'immortelle... Les plaisirs des grandes villes et de la société sont profondément avilissants et déshonorants. Si un homme capable de réflexion et de philanthropie quitte les lieux dans lesquels le peuple se distrait, ou « s'amuse » selon l'expression la plus grossière de la langue vulgaire, s'il quitte ces lieux sans douter même un instant de l'avenir de l'humanité sa foi dans l'humanité aura subi avec succès la plus dure de toutes les épreuves. L'ivresse, la luxure, le crime sont versés